

C843.52
T933au
1951

J-ROSEMONT



*Biblio-
theque
de la Ville de
Montreal*

*Montreal
City
Library*

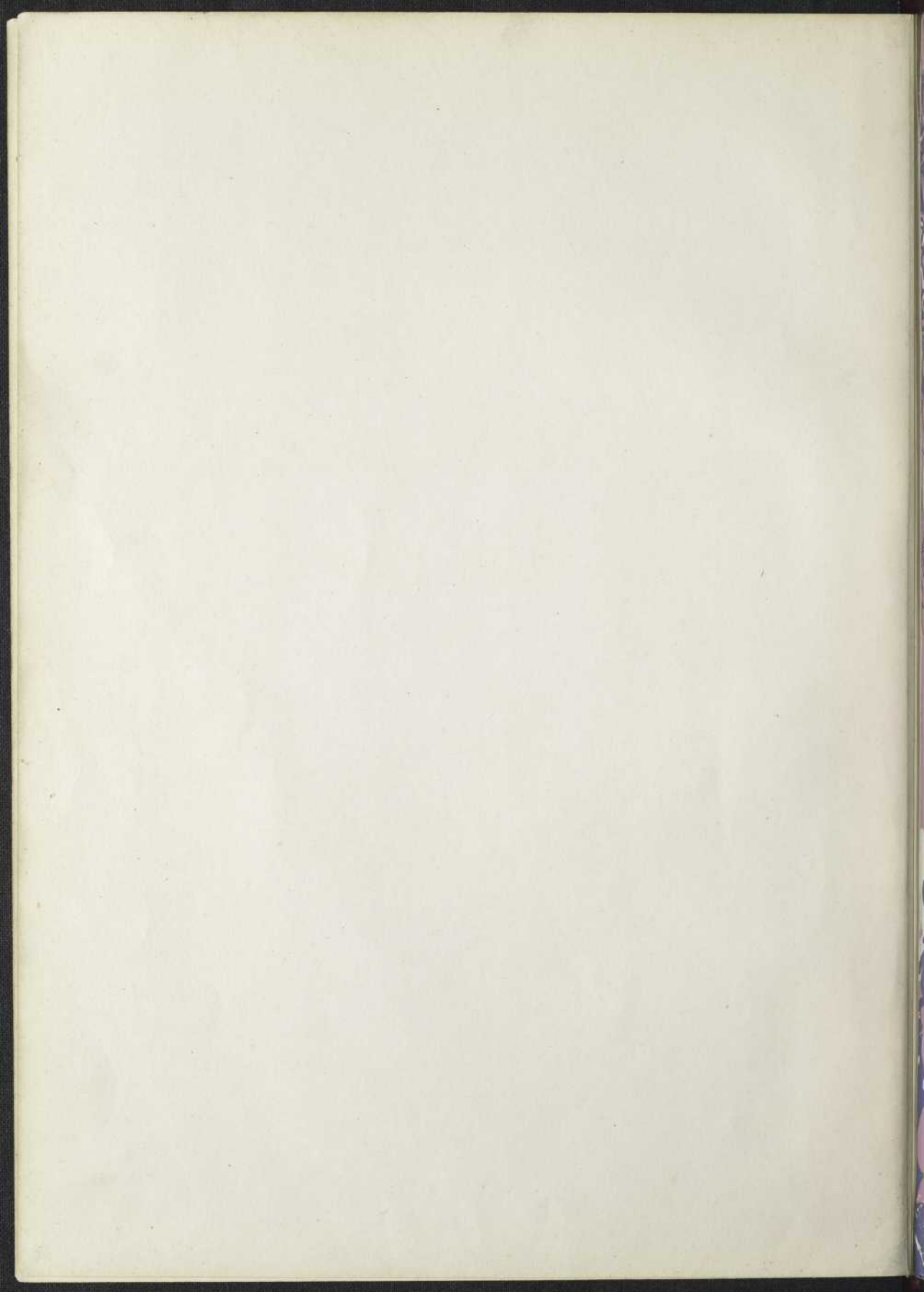


Bibliothèque Nationale du Québec

S 843.99

T 862 an

ed

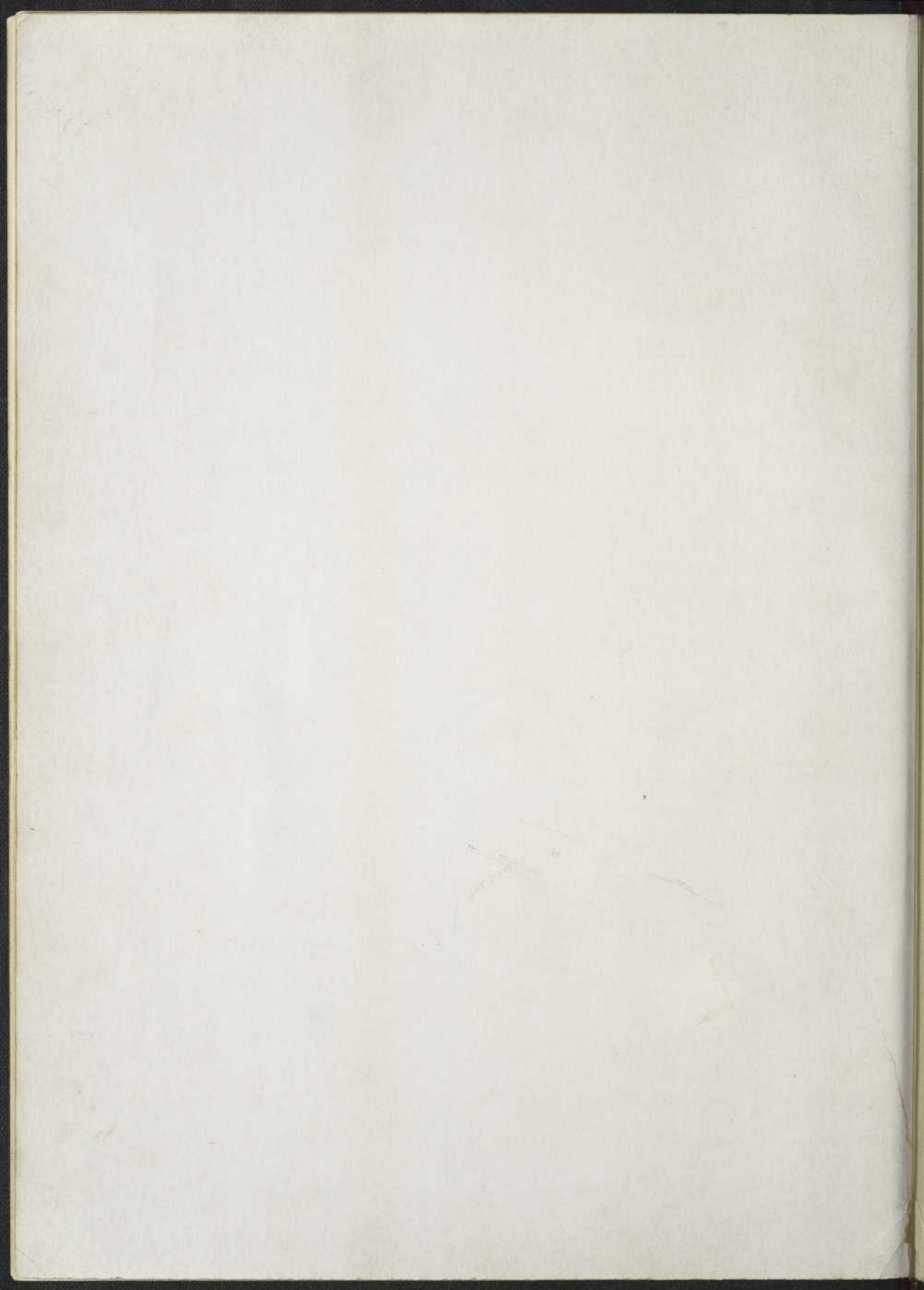


MARIE ROSE TURCOT

Au pays des Géants et des Fées



Fides



Au Pays des Géants
et des Fées

DU MÊME AUTEUR



L'HOMME DU JOUR : Contes et nouvelles.

LE CARROUSEL : Récits et souvenirs d'enfants.

NICOLETTE AUCLAIR : Nouvelles.

STÉPHANE DUGRÉ : Nouvelles.

UN DE JASPER : Roman.

La Corporation des Editions Fides
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1, Canada
Société Fides
120, boulevard Raspail, Paris VI^e, France
Editora Fides Ltda
Rua Formosa, 91, Sao Paulo, Brazil
Fides Publishers, Inc.
166, West Washington, Chicago, U.S.A.

Représentant :
32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont — Belgique

Collection "La grande aventure"

Au Pays des Géants et des Fées

par

Marie-Rose TURCOT

CONTES DE FOLKLORE CANADIEN

Illustrations de J. McIsaac



25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

120, boulevard Raspail, Paris

1951

RETIRÉ DE LA COLLECTION
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE MONTRÉAL

489007

JERO

PS

9539

U72A91

1951

Tous droits réservés, Ottawa

AVANT-PROPOS

VOICI des contes de chez nous, recueillis des lèvres d'illettrés, après avoir été ainsi transmis de génération en génération ; récits et légendes apparemment venus de la Vieille France ou rapportés d'Orient par les « gens de mer » et les voyageurs. On ne s'étonne pas d'y entendre : — « Sire mon Roi » et d'y rencontrer corsaires et princes aventureux.

Les Contes de Perrault n'ont pas autrement vu le jour ; récits merveilleux, que narrait à son fils, un mioche de sept ans, la paysanne bourguignonne attachée à son service.

L'auteur se souvient d'avoir, dans son enfance, entendu raconter *La Reine des Ormeaux*, par une vieille bonne qui se complaisait en des histoires terrifiantes. Celle qui, plus tard, le lui répéta, était une aïeule de quatre-vingt-douze ans.

Les autres contes : — *Le Chevreuil Merveilleux*, *le Dragon Vert*, *les Deux Bessons et Souris*, elle les tient d'un bûcheron échoué à l'Hospice, un vieillard de quatre-vingts ans.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Vous songerez sans doute à une légende du Moyen-Âge en lisant Belle Marie ; et l'Oiseau Vair impressionnera les petits par les prouesses de Fin Voleur qui délivra la princesse captive.

L'Auteur se réjouira si ces contes de folklore vous communiquent le plaisir qu'elle a éprouvé à les écrire à votre intention.

LA REINE DES ORMEAUX

IL Y AVAIT une fois un brave homme qui était pauvre et père d'une nichée d'enfants, si bien que, pour leur procurer à chacun un parrain, il avait dû épuiser la liste de ses connaissances. Il était donc sans secours lorsque arriva en ce monde un petit être chétif qui, plus que tous les autres, réclamait protection.

Après avoir vainement fait la chasse au parrain dans tous les chaumes du bourg, le père de famille, en dernier ressort, s'avisa de faire le planton à la fourche du chemin et de prendre d'assaut le consentement du premier étranger qui viendrait à passer.

À peine était-il à son poste, qu'il vit venir un grand cavalier sur une monture alerte. La bête élancée était noire comme le coursier arabe qui garde l'entrée du palais du Roi, à Londres.

Le mystérieux seigneur descendit à terre et, considérant la mine penaude du pauvre gueux, il s'enquit de la cause de son embarras.

Le père, lui ayant fait part de ses soucis à l'endroit du nouveau-né sans tutelle pour affronter la vie, le cavalier lui dit, un éclair dans les yeux :

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

— Qu'à cela ne tienne ! Ne te tourmente pas. L'enfant qui a vu le jour dans ta mansarde y apportera lumière et joie. Je veillerai moi-même sur le mioche.

Béat d'admiration, l'homme allait se confondre en remerciements, quand le noir cavalier leva les sabots et l'apparition s'évanouit dans un nuage de poussière.

Intrigué de sa rencontre et plus encore de la prédiction qu'il venait d'entendre, le père de famille rentra chez lui, confier l'incident à sa femme.

Le garçon que le diable venait d'adopter s'appela Jean, car c'était bien le diable, en mal de maraude, qui battait la campagne ce jour-là. L'œil vif, le teint clair, Jean grandit et se développa parmi ses frères et sœurs, de sales marmots en guenilles, heureux comme des coq-en-pâte.

Jamais n'était revenu l'étranger qui avait éclairé de ses promesses le berceau de Jean et l'auteur de ses jours se perdait en conjectures sur le cavalier ganté de noir entrevu au matin du baptême de l'enfant. Avait-il donc été dupe d'une hallucination, la vision tenait-elle du rêve ou de la réalité ?

De son côté, l'enfant, comme tous les gamins de son âge, désireux de connaître son parrain, prit la détermination d'aller se poster au tournant du chemin, là où, selon le récit de son père, était apparu celui qu'il appelait de ses vœux.

Son attente ne fut ni longue ni vaine, car l'enfant aperçut bientôt, dans un nuage de poussière, un cava-

LA REINE DES ORMEAUX

lier qui venait vers lui, sur une monture noire. Faisant mine de le connaître, le nouveau venu lui adressa la parole en ces termes :



— Mon filleul ! ta curiosité est satisfaite. Te voilà gaillard et grandet. Je te prends à mon service. Je confie à tes soins Griffon, ce misérable cheval gris. Nourris-le de paille, c'est tout ce qu'il mérite. Tu verras surtout à ce qu'il ne m'échappe pas.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Dès que le diable eut disparu, (car c'était bien lui, le Prince des Ténèbres, qui s'engouffrait au galop de sa bête dans la forêt épaisse), le cheval gris parla à son tour :

— Enlève ma bride, commanda-t-il au garçon. Sautte sur mon dos. Le diable est déjà loin. Arrête à la première maison que nous rencontrerons. Tu y trouveras deux paires de bottes, une paire de trois cents lieues au pas et l'autre, de cent lieues. Tu chausseras celles de trois cents lieues et tu mettras dans ta poche un éponge, un clou de trois pouces et un rasoir. Ces choses ont des vertus diverses dont je t'instruirai au besoin.

Ainsi fit l'enfant. S'étant muni des objets désignés, il enfila prestement les bottes et s'enfuit, suivi du cheval gris. Mais le malheureux, par mégarde, avait chaussé les moins rapides. Bien mal l'en prit, car le diable, qui connaît tout, avec l'agilité de la pensée, fit son compte de la méprise. Il s'empara des bottes de trois lieues et, avec une vélocité stupéfiante, se mit à les pourchasser.

Jean était pâmé, hors d'haleine, quand, au moment où, de ses longs bras, le diable allait le toucher à l'épaule, le cheval gris s'écria :

— Jette vite ment l'éponge derrière toi.

Le petit garçon lança l'éponge et immédiatement, se dressa devant lui une montagne d'éponges. Le diable enfonça dans l'élévation poreuse. Il ahana, souffla, ragea, maudissant la ruse de Griffon, tandis que Jean se hâtait de prendre une avance sur lui.

LA REINE DES ORMEAUX

Notre compère le diable triompha enfin de l'embûche. Redoublant de diligence, il repartit au galop et allait de nouveau rejoindre son devancier, quand Griffon enjoignit au gamin :

— Jette le clou derrière toi.

Comme sous la ruade d'un porc-épic, surgit une montagne hérissée de pointes. Le Prince des Enfers dut s'arrêter pour mesurer à l'œil cette palissade barbelée et décidé d'en sortir mort ou vif, il n'en fit pas à deux fois : à longues enjambées, il grimpa la pente rugueuse. Une fois encore, il parvint à atteindre sa proie. Ce que voyant, Griffon vociféra :

— Jean, lance ton rasoir derrière toi.

Par enchantement, le rasoir se multiplia à l'infini et des milliers de taillants sortirent de terre, offrant leur lame aux pas précipités de l'Ange Maudit. Comment escalada-t-il la montée de rasoirs saillants comme des baïonnettes ? Bien péniblement, car il en descendit les yeux injectés de sang et sa longue queue couverte d'entailles.

Vaincu, il alla se terrer dans une garenne qui se referma sur lui, vomissant du feu comme un cratère.

Ainsi délivrés du malin esprit, Griffon et son protégé marchèrent lestement jusqu'à l'heure du couchant. Ils arrivèrent à destination. Une avenue luxuriante les conduisit au palais d'un roi veuf et opulent.

Le cheval gris suggéra au gosse :

— Va chez le roi qui t'embauchera comme jardinier. Apporte-moi à manger et à boire le même breuvage et

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

la même nourriture qu'on te servira. Mais, auparavant, tu rencontreras une fontaine cachée sous les fleurs. C'est une fontaine d'or liquide. Plonges-y trois fois la tête.

Jean se dirigea vers le centre du parterre. Il y aperçut la fontaine annoncée par Griffon. Il y plongea d'abord l'index de sa main droite et son doigt se couvrit d'or solide. Puis il immergea sa tête et oh ! prodige ! ses cheveux devinrent des filigranes d'or.

— Cheveux d'or te causeront grand tort, prophétisa Griffon. Enfonce-les sous ton chapeau.

Mais le chapeau de Jean était devenu trop petit pour sa volumineuse tête. Griffon lui ordonna alors de tuer avec un canif tranchant un bélier noir qui pour s'être attardé à le contempler était resté pris dans les ronces.

Jean tua le bélier. Dans la peau de l'animal, il se tailla une perruque et se présenta chez le roi.

Le roi l'engagea à son service en qualité de jardinier.

À quelques jours de là, tandis qu'il émondait les haies du parc royal, Jean vit dans les appartements du palais une fille belle comme l'aurore.

La princesse l'avait également observé. Sous la toison de bélier, elle avait vu briller la masse de filigranes d'or. Piquée de curiosité, elle manda au roi, son père, de lui faire porter dans son boudoir, par le nouveau jardinier, un bouquet de roses de Bengale.

Jean cueillit le bouquet désiré et vint le déposer à la porte de l'appartement de la princesse. Elle l'en re-

LA REINE DES ORMEAUX

mercia gracieusement et le combla de paroles fort tendres.

Glorieux de la bienveillance de la princesse, Jean s'en vint ingénument confier sa bonne fortune au cheval gris.

— La fille du roi m'adore.

— N'écoute pas cette enjôleuse, l'avertit Griffon avec humeur. Les femmes sont volages. Surtout, ne lui laisse jamais voir ta chevelure. Et il répéta sentencieusement : — *Cheveux d'or te causeront grand tort.*

Les beaux discours de Griffon étonnèrent grandement le jardinier, mais n'empêchèrent pas la princesse de languir tout le jour pour lui.

À pareille heure, le lendemain, elle communiqua de nouveau à son père son désir de renouveler les fleurs de son boudoir.

Ses ordres furent exécutés. Cette fois, elle invita le jeune homme à pénétrer chez elle.

Confus de cette intimité et se rappelant le conseil du cheval gris, Jean se montra fort aimable, mais s'esquiva habilement, sentant peser sur lui l'œil scrutateur de la princesse.

Griffon, affectant toujours la même sagesse suspecte, ne manqua pas de le mettre de nouveau en garde contre les appâts mensongers de cette femme.

Le troisième jour, quand retourna Jean chez la princesse, celle-ci, usant de stratagème, referma sur lui sa porte à double tour. Le roi, prévenu, entra dans le cabi-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

net de sa fille et força son domestique à enlever sa perruque.

Au grand ébahissement des deux, Jean découvrit sa tête, nimbée d'or comme celle des saints du paradis.

Ébloui d'une telle merveille, le roi somma son jardinier d'aller demander pour lui la main de la Reine des Ormeaux, la plus belle et la plus fière souveraine des environs, convaincu qu'elle ne saurait résister à un tel ambassadeur.

— Si tu aimes ma fille, va dans la ville des Ormeaux me chercher une femme, dont les cheveux d'or sont aussi beaux que les tiens.

Le jeune homme communiqua au cheval gris l'ordre du roi. Griffon le réprimanda :

— Imprudent ! Ne t'avais-je pas averti de soustraire tes cheveux d'or aux regards de tous ? Te voilà lancé dans une périlleuse aventure. Sais-tu que pour atteindre le royaume de la Reine des Ormeaux, il faut longer des contrées habitées par des cannibales ? Mets immédiatement ton équipage sur pied. Tu approvisionneras trois vaisseaux, dont l'un portera une cargaison de pain, le second du gibier de tous poils et de toutes plumes et enfin, tu rempliras le troisième de fleurs rares dont, à l'occasion, tu apprendras l'utilité.

Jean fut consterné des risques que comportait sa mission ; mais l'ordre du roi obligeait sous peine de mort. Tel que prescrit par Griffon, il fit charger trois « bâtiments de mer » et se prépara au départ.

Au moment où les marins allaient mettre voiles au

LA REINE DES ORMEAUX

vol, accourut la princesse, effarée des hasards qu'allait affronter son jardinier. Furieuse de ne pouvoir reténir le navire en partance, la fille du roi lança à la mer les clefs du château, signifiant à Jean de les lui apporter comme gage de son amour.

Depuis de longues semaines voguait le navire, quand il fut arrêté au passage par trois pirates. Le premier aborda Jean :

— J'ai flairé la viande fraîche, rugit le cannibale !

Jean pâlit. La femme de l'anthropophage, touchée de la jeunesse de l'envoyé du roi, implora vainement la clémence de son féroce mari :

— Épargne-le, plaïda-t-elle, tu vois bien qu'il est tout blême.

Le pirate allait avoir raison des résistances de Jean, quand un éclair traversa le cerveau de l'adolescent. Il dit au géant :

— J'ai une lourde cargaison de pain blanc pour apaiser votre faim. Rassasiez-vous à ma santé.

La proposition parut plaire au pirate qui, en retour, lui offrit de venir à son allégeance. Le jeune homme lui raconta ses embarras :

— Je dois rapporter à la fille du Roi, mon maître, les clefs du château perdues en mer.

— Je suis le Maître de la Terre, clama le géant. Je convoquerai, s'il le faut, tous les habitants de cette planète à tes intentions.

Ce qui fut fait. Le monde, en ce temps-là, était assez

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

petit. Le Canada n'existait encore que dans la pensée du bon Dieu. Personne, parmi les vivants accourus, n'avait cependant eu connaissance des clefs d'or.

Le second géant, non moins féroce que le premier, allait faire une bouchée de Jean, quand il flaira la venaison qui ravitaillait l'équipage. L'ogre se reput de chair saignante et pérora :

— C'est moi, le Maître du Ciel ! Tu es à la recherche de clefs perdues en mer ? Attends, je ferai comparaître devant toi le monde ailé.

D'un signe, il rassembla dans les airs l'aigle, le vautour à l'œil mauvais, le corbeau rapace, le pélican, le hibou, le cormoran et tous les oiselets qui chantent ou babillent sous la calotte des cieux. Tous nièrent avoir pêché ou pris au vol les clefs du château de la princesse.

Jean renonçait à l'espoir de gagner le cœur de sa dame, puisqu'il ne lui restait que des fleurs pour adoucir le troisième géant, le Maître de la Mer. A-t-on jamais grisé un Titan de parfums ?

À sa grande stupéfaction, le monstre accueillit avec volupté l'offrande odoriférante et fit appel aux habitants de l'onde en faveur de Jean.

On vit accourir à la surface de l'eau tous les poissons imaginables : depuis la minuscule « queue de poëlon » jusqu'au requin, le grand turbot, la baleine, l'esturgeon noir, l'épaulard du Saint-Laurent, etc.

Nul d'entre eux n'avait vu tomber à la mer les clefs de la princesse. Un seul poisson manquait à l'appel, le plus vieux, le grand « Fagotteur ».

LA REINE DES ORMEAUX

Étonné, le Titan siffla trois fois. Le grand « Fagot-
teur », à bout de nageoires, s'amena et sanglota dans
un gloussement :

— C'est moi qui ai les clefs d'or. Je les ai sous la
peau.



Le Maître de la Mer ordonna d'ouvrir le poisson et
remit à l'envoyé du roi le trésor que recélait l'amphibie.

Jean put enfin se rendre en la ville des Ormeaux,
où régnait la souveraine convoitée par son maître. Ses

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

bonnes grâces gagnèrent la reine et la décidèrent à le suivre.

Le retour s'effectua heureusement. Le roi se porta en triomphe à leur rencontre. Jamais, à la cour, avant l'arrivée de cette souveraine beauté, on n'avait vu pareil déploiement de splendeurs.

Le jeune homme fit à sa Belle le récit des dangers encourus pour lui rapporter les clefs d'or, gage de son amour. La fille du roi en fut attendrie.

Griffon, le cheval gris, apercevant la Reine des Ormeaux, hennit d'allégresse. Il soupira :

— La voilà donc enfin, la reine de mes rêves ! Ma disgrâce expire. Jaloux de ma beauté, le diable m'avait métamorphosé en cheval gris. Prends ton sabre et me délivre par une saignée.

Jean se fit prier. Un pareil geste envers Griffon, son confident, lui répugnait ; mais le cheval gris le magnétisa d'audace et le jeune homme s'exécuta. Jean se vit alors en présence d'un prince magnifique au port noble et au regard digne des faveurs d'une reine.

La Reine des Ormeaux, en effet, transportée de joie à la vue de celui qu'elle aimait, oublia le motif de sa visite : les négociations matrimoniales entamées par le roi, son voisin. Elle s'écria :

— Où donc étiez-vous, mon prince malheureux, que j'ai tant pleuré ? J'ai intéressé à votre sort tous les devins et les sorciers de mon royaume. J'ai interrogé les astres et me suis consumée dans une vaine attente, désespérant ceux qui s'attachaient à mes pas.

LA REINE DES ORMEAUX

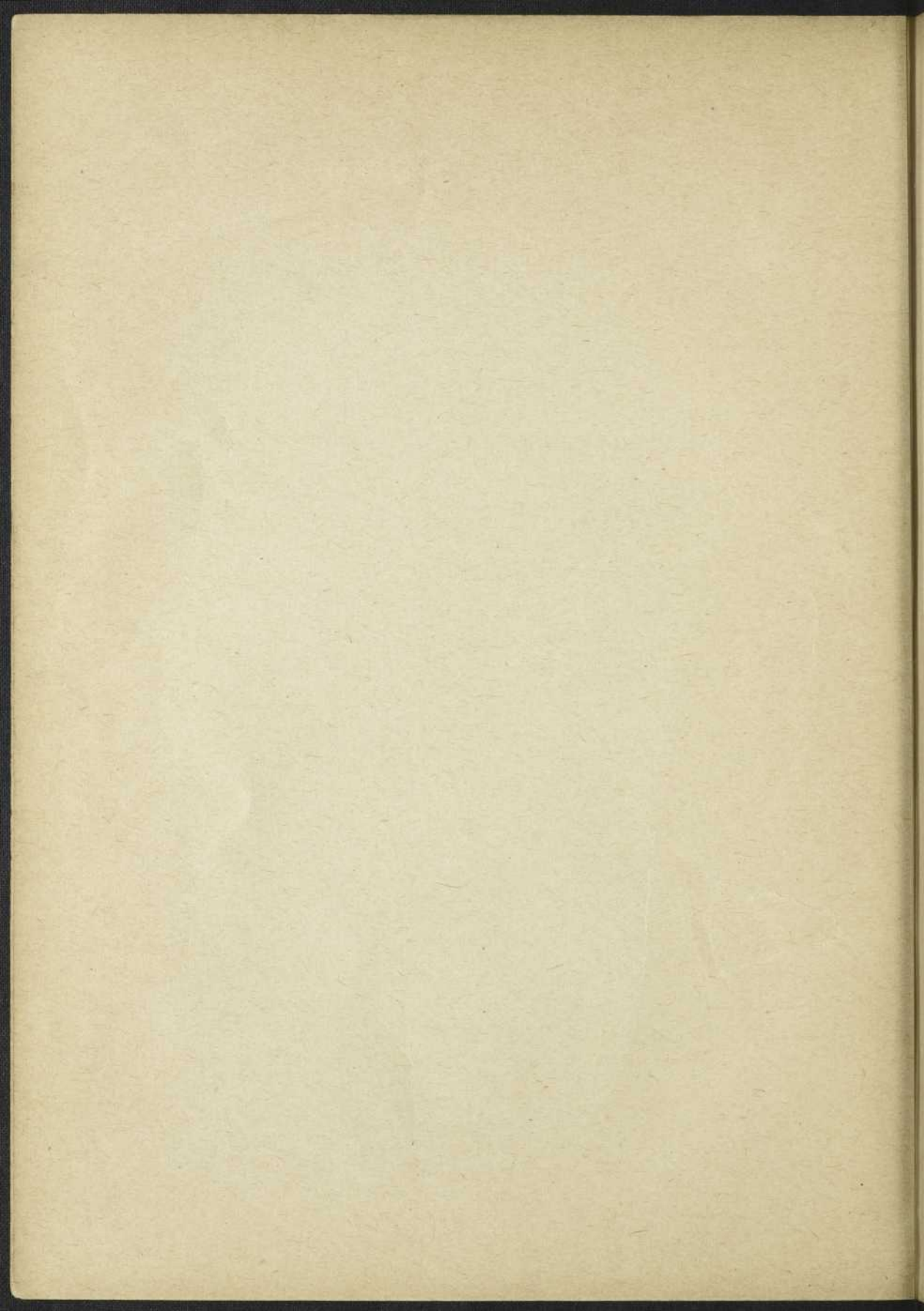
Le prince murmura :

— Ce moment est le plus beau de ma vie, puisque je retrouve dans vos yeux la flamme d'autrefois. Le Prince des Enfers, acharné à notre malheur, m'avait métamorphosé en cheval gris. Ma disgrâce devait durer jusqu'à ce que votre amour me rendit ma ressemblance de vingt ans. Jean, son filleul, après l'odyssée dont il vient d'être le héros, m'a enfin délivré. Nous lui serons redevables de notre bonheur.

Le roi, voyant ce qui se passait, n'osa violenter des sentiments aussi ardents que sincères. Il s'effaça dignement.

La Reine des Ormeaux épousa son Prince Constant. Elle pria le roi d'être généreux et de donner son assentiment au mariage de sa fille au jardinier qui l'avait servi au péril de ses jours.

Jean devint l'orgueil de la nation. Il figura à la cour de son maître comme prince héritier du royaume.



L'OISEAU VAIR

IL Y AVAIT une fois un roi malheureux, si malheureux que souvent, la nuit, on le voyait errer seul comme un pauvre vagabond. Enclin à des accès de névrose, le monarque s'entourait de mystère et fuyait la société de ses courtisans.

Le chagrin qui le minait avait également causé la mort de la reine ; mais son deuil d'époux ne semblait pas l'affecter. Une âpre rancœur avait tari en lui la source de ses larmes.

Vainement s'ingéniait-on à le distraire. Il ne prenait plaisir à rien. Jamais aucune allusion en sa présence à la disparition tragique de sa fille ; jamais non plus le roi prononçait-il le nom de la princesse Aimée, sauf dans les affres de cauchemars, dont la hantise l'obsédait longtemps après. La cour s'inquiéta de la mélancolie du souverain. Les chambellans et les grands du royaume le déclarèrent dément.

Qu'était devenue la princesse Aimée ? Qui donc l'avait enlevée et la retenait prisonnière ? Le roi l'eût souhaitée plutôt morte que vive, ignorant en quelles mains scélérates elle était tombée.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Plusieurs princes avaient délégué auprès d'elle des ambassadeurs chargés de missives toutes plus ardentes les unes que les autres ; mais la fille du roi ne s'était ouverte à personne du choix de l'élu de son cœur. Rien de suspect, non plus, n'avait été signalé dans les relations entre princes rivaux, ni dans les habitudes de ceux qui, dans l'enceinte du palais, de près ou de loin, frôlaient la princesse Aimée.

Dans ses courses solitaires, le roi fit un jour la rencontre d'un vieillard alerte, dont le visage radieux annonçait le bonheur. Le roi l'arrêta et s'enquit de la cause de son humeur joyeuse.

— C'est, répondit le vieillard, que je reçois à l'instant la nouvelle du retour de mes quatre fils.

— Qui sont vos quatre fils ?

— Le premier se nomme Fin Devineur, le second Fin Voleur, le troisième Fin Tireur et enfin le dernier, Fin « Ramancheur ».

Le roi, hanté par l'obsession de retrouver la princesse, fut charmé de cette découverte. En vain avait-il attiré auprès de lui les devins, les clairvoyants, les spirites et les astrologues ; vainement ceux-ci avaient-ils consulté à son intention les esprits et les astres, sorcelleries et objurgations étaient demeurées sans résultat. Vivement intrigué et croyant enfin toucher à son but, le monarque fit part à l'heureux père de son désir de voir ses quatre fils et de les recevoir à son palais. Il envoya à leur rencontre son propre équipage.

L' O I S E A U V A I R

À la stupéfaction de la cour entière, il ordonna un grand festin pour fêter le vieillard et ses fils.

Au jour marqué, les quatre héros furent acclamés à la cour comme des envoyés d'une autre planète, tant était merveilleuse la légende qui les avait précédés.

Après les avoir régalez à sa table, le roi fit passer les quatre jeunes gens à son cabinet particulier et s'adressant à brûle-pourpoint au Fin Devineur, il lui demanda s'il pouvait deviner la cause du chagrin qui l'accablait, promettant un trésor à quiconque l'en délivrerait.

Fin Devineur déclara :

— Vous pleurez l'absence de votre fille bien-aimée. Je sais les circonstances qui entourèrent sa disparition :

Il existe, parmi vos contemporains, un prince cruel qui, en punition de son inconduite, fut métamorphosé en Oiseau Vair par une fée, sa marraine. Après l'avoir chassé de ses États, cette puissante fée lui assigna comme gîte une forteresse dans les flancs d'un rocher, en face de l'océan. L'Oiseau Vair, pour se venger de sa disgrâce, conçut alors le dessein infâme de faire servir sa métamorphose à des raptés audacieux.

Or, un soir qu'il survolait votre domaine irradié des feux du couchant, l'oiseau de malheur aperçut votre fille qui se promenait songeuse dans les jardins du palais.

Prompt comme la foudre, il fonça sur elle, l'étreignit dans ses serres, l'enveloppa de ses ailes et s'enfuit

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FEES

avec la précieuse proie vers un lieu inconnu de tous,
sauf de Fin Devineur.



Et le malin souligna avec emphase : *sauf de Fin Devineur.* Il poursuivit :

— Le repaire du fantasque ravisseur est situé à des milliers de lieues d'ici. La chambre qu'habite la princesse donne sur la mer. Les fenêtres en sont grillagées

comme celles d'un cachot ; de sorte qu'il lui est impossible de s'évader.

Le roi fut extrêmement bouleversé de cette révélation. Il promit de donner sa fille en mariage à celui des quatre qui lui ramènerait vivant le cher objet de sa pensée. En outre, il s'engagea à leur équiper un navire et à les ravitailler pour toute la durée de l'expédition qui, selon Fin Devineur, pouvait bien être de quelques années, car c'était fort loin.

Les quatre frères partirent donc en mer, à la recherche de la princesse Aimée.

Après bien des mois et bien des tempêtes, qui maintes fois compromirent l'équilibre du bâtiment, ils aperçurent au loin un immense rocher qui se profilait sur l'océan.

Comme il faisait nuit et comme la lune avait peine à percer les nuages, ils longèrent la falaise dans la demi-obscurité, cherchant à découvrir la forteresse de granit maçonnée dans le roc.

Soudain, à une certaine hauteur, brilla une lumière, éclairant une lucarne blindée :

— C'est là que veille la captive, se dirent-ils.

Fin Voleur, léger comme l'ombre, se hissa dans les mâts jusqu'à la hune de vigie et le regard embusqué derrière les lentilles de sa lunette d'approche, il aperçut, en effet, une femme penchée à la fenêtre. Sa figure, éclairée par un reflet lunaire, brillait comme une aurore boréale.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Coutumier des assauts nocturnes, l'intrépide mit pied à terre, il escalada l'échelle de cordage qu'il portait avec lui, et grimpa jusqu'au donjon.

La lueur s'éteignit aussitôt. La belle prisonnière, effarée, venait de chercher refuge dans la nuit de la tour.

Quand, dans l'encadrement de la fenêtre, parut Fin Voleur, la princesse crut s'évanouir. Jamais depuis qu'elle était tombée sous la puissance de l'Oiseau Vair, elle n'avait revu un être humain. Émerveillée d'une telle hardiesse, elle ne sut que répondre par un faible sourire.

L'occasion n'était pas aux propos galants. Fin Voleur s'inclina devant la noble captive et faisant un cornet de sa main, afin de n'être entendu que d'elle seule, il lui fit part de la mission dont l'avait char-



L' O I S E A U V A I R

gé son royal père, la suppliant, de ne pas lui laisser inutilement encourir les risques d'une pareille aventure.

Ce disant, avec l'agilité d'un chat, il bondit dans la pièce et s'avança vers la belle Aimée. Il lui jeta sur les épaules un manteau de toile bise, dont la couleur neutre devait se confondre avec les murailles de la forteresse. Il lui chuchota à l'oreille des mots d'espoir, l'adjurant de s'abandonner entièrement à lui.

Alourdi de son précieux fardeau, Fin Voleur s'engagea alors dans l'échelle. Les échelons de cordage, mal ajustés au mur de granit, rendaient la descente périlleuse. Suffoquée, haletante, ballottée entre la crainte et l'anxiété, la fugitive respirait à peine. Enfin, ils atteignirent le sol, gagnèrent le navire où Fin Voleur déposa la fille du roi.

La princesse était ivre de joie à la pensée de sa délivrance, mais sa liberté reconquise ne l'avait pas affranchie de sa frayeur du terrible Oiseau Vair. Elle prévint les quatre frères que le monstre dormait déjà depuis plus d'une heure, au moment où ils avaient quitté le donjon et, comme il ne sommeillait guère que deux heures chaque nuit, il fallait sans retard lever l'ancre et fuir à pleines voiles.

Mise en confiance par l'honnêteté et la sollicitude dont elle était entourée, elle avisa Fin Tireur de mirer l'Oiseau Vair, dès qu'il serait en vue, sous l'aile gauche, où il était marqué d'une cicatrice, une petite tache blanche visible sous l'aisselle.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Fin Devineur multiplia alors les commandements. S'adressant à Fin « Ramancheur » :

— Tandis que Fin Tireur se mettra en pose, sois au guet, prêt à réparer instantanément, s'il y a lieu, les dommages causés au bâtiment, car l'Oiseau Vair est capable de tous les dégâts.

Tout se passa tel que prévu. Le mouvement du navire en partance, le cri de la sirène éveillèrent en sursaut le redoutable vampire. Lorsqu'il constata la ruse des pirates et la disparition de la belle captive, l'Oiseau Vair entra dans une fureur indescriptible.

À peine le navire était-il en marche qu'un bruit formidable éclata.

L'Oiseau Vair accourait à tire d'ailes. La princesse tremblait d'épouvante. Il approchait quand Fin Tireur, alerte, se mit en pose, guettant sous un ciel lourd, le moment d'abattre le terrible ennemi.

Le temps s'obscurcit encore. Des éclairs zigzagèrent la nue, déchirant les ténèbres bousculées par la foudre. Une lueur fulgurante éclaira le vol de l'oiseau rapace. Sous l'aile gauche éployée, Fin Tireur surprit la tache blanche, la cicatrice signalée par la princesse. Il visa habilement et le monstre chancela, tournoya dans le vide et tomba dans la mer, en poussant un affreux rugissement.

Dans sa chute, le corps de l'Oiseau Vair vint frapper la proue du navire. Le grand mât se brisa, le bâti-

L' O I S E A U V A I R

ment pencha et allait s'effondrer quand Fin « Ramancheur » vivement répara le dégât. Le vaisseau radoué put reprendre sa route et atteindre heureusement le port.

Les clairons et les tambours annoncèrent à toute la ville le retour de la princesse Aimée. Des réjouissances sans précédent mirent tout le royaume en fête.

Les quatre héros furent invités à faire à la cour assemblée le récit de leurs exploits.

Le roi, ému d'admiration devant une pareille intrépidité, en devint perplexe. Auquel des quatre frères également valeureux donnerait-il sa fille en mariage, comme il l'avait promis ? Il est vrai que sans l'héroïque Fin Voleur, la clairvoyance de Fin Devineur fût demeurée sans résultat et sans l'habileté de Fin Tireur, l'Oiseau enchanté aurait repris sa proie et la belle captive serait retombée sous son joug odieux. Que dire également de Fin « Ramancheur », qui les sauva d'un naufrage imminent ?

Le monarque résolut donc, en dernier ressort, de s'en rapporter aux inclinations de la princesse, puisqu'avant tout, il désirait assurer son bonheur.

Interrogée par son père, Aimée proclama la vaillance de celui qui, conscient du péril encouru, avait osé escalader la forteresse et affronter la mort pour la sauver. Depuis l'instant où, dans l'embrasement de sa prison, il lui était apparu si grand et si beau, la princesse brûlait de se donner à son sauveur.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Son vœu fut exaucé. Fin Voleur épousa la fille du roi.

Les trois autres frères, qui, au même degré, avaient étonné le monde de leurs prouesses, reçurent chacun en récompense un beau château, de grandes richesses et tous les honneurs militaires.

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

IL Y AVAIT une fois un roi veuf et très puissant. Il possédait d'immenses domaines. Rien de plus beau ne s'était vu que ses jardins. Les oiseaux du ciel en avaient fait leur séjour d'élection ; des cygnes et des poissons dorés y prenaient leurs ébats dans un vaste étang.

Le roi se glorifiait de la beauté de ses parterres. Le personnage le plus respecté de la cour était sans contredit le jardinier. L'obséquieux fleuriste régenta le patrimoine royal, à tel point, que son prestige portait ombre aux chambellans qu'il éclipsait de son pouvoir.

Ce fut donc une véritable panique au Conseil du Roi quand le jardinier vint prévenir Sa Majesté qu'ainsi qu'un vent impétueux, un esprit de maléfice avait soufflé sur ses boulingrins et détruit massifs et plates-bandes.

Comme les entours des jardins étaient demeurés intacts, le roi en conclut que seul quelque ennemi jaloux ou quelque maraudeur de nuit avait pu commettre pareil vandalisme.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Afin de conjurer le génie destructeur, le jardinier fut donc investi de toute autorité et une sentinelle fut déléguée aux quatre coins des jardins.

Les gendarmes étaient à leur poste depuis un bon moment. L'obscurité régnait en maîtresse quand, au grand ébahissement de tous, un piaffement de sabots vint soudain brusquer le silence. En trois bonds, un chevreuil fantastique franchit l'avenue, saccageant tout sur son passage. Sous les reflets de la lune, sa robe soyeuse prenait l'éclat de l'argent. Sa vélocité était telle qu'il semblait voler.

Médusés sur place, les gardes le contemplaient béats d'admiration. Chaque soir, s'alignait le planton de nuit et chaque fois, l'apparition du Chevreuil Merveilleux réduisait le corps de garde à l'impuissance.

De plus en plus intrigué, irrité de voir démolir ses bosquets, le roi convoqua le ban et l'arrière-ban. Il fit publier à son de trompe un décret s'engageant à donner sa fille en mariage et la moitié de son royaume à quiconque anéantirait le Chevreuil Merveilleux. L'ordonnance portait, en outre, que celui qui refuserait de le combattre serait voué aux basses-fosses, où étaient ensevelis vivants traîtres et renégats.

Tous les seigneurs du royaume, qui n'avaient d'yeux que pour la fille du roi, entrèrent en lice. Chacun organisa une battue à sa façon ; mais tous les efforts demeurèrent vains. Chaque soir, le Chevreuil Merveilleux

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

escaladait les remparts, piétinait le domaine royal, promenant partout le dégât et l'épouvante.

Un souverain d'Orient, ayant ouï parler du gibier prodigieux qui avait pour prix une princesse et la moitié d'un royaume, incita son fils à se mettre en campagne. À cette fin, il lui fit cadeau d'un cheval rouan et fit construire un bâtiment à voiles pour la traversée.

À peine le prince fut-il en mer, qu'une tempête s'éleva et vint jeter le vaisseau sur un récif. Ce fut un sauve-qui-peut général. Le prince monta prestement en croupe, se cramponnant à la selle et aux crins de son cheval, qui le transporta à la nage sur une île déserte.

Sauvés du naufrage, le prince et sa monture se virent bientôt réduits à mourir de faim. Un noyer et quelques champignons, voilà tout ce qu'offrait à leur vue cet asile rocailleux. Comme il faisait chaud, le prince s'établit à l'ombre du noyer, rêvant à la belle pour qui il avait quitté son pays et à la perspective macabre de s'éteindre d'inanition sur un îlot perdu dans l'océan.

Il vit venir à lui un homme monté sur une mazette, une bête poussive, qui avançait péniblement. Le cavalier l'aborda :

— Mon beau Seigneur, quel mauvais vent vous jeta sur ce rocher ? Vous avez là une belle cavale. La mienne est maigre ; mais par contre, quelle jument intelligente ! Si vous lui faites confiance, elle vous tirera d'ici. Combien, sans surfaire, voulez-vous de votre cheval rouan ?

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Étonné de ce propos, craignant d'être victime de quelque embûche, le prince hésita à se défaire de son cheval. Mais comme il n'osait s'éterniser davantage sur l'île, en compagnie de cet hôte suspect, il consentit à l'échange.

Victoire, c'était le nom de la jument, dit alors à son nouveau maître :

— Je me suis nourrie jusqu'ici de lichen et d'orties ; mais si vous voulez, beau prince, me donner à manger des pois sauvages que vous cueillerez sur l'île, je vous sortirai d'ici dès que j'aurai retrouvé toute ma vigueur. Autrement, vous risquez d'y être retenu prisonnier.

— Tu parles, Victoire, demanda le prince émerveillé ?

— Tous les chevaux ne parlent pas, répondit Victoire en son verbe équin. J'ai cet avantage sur mes semblables, afin de mieux servir mon maître.

Touché de ce qu'il venait d'entendre, le prince s'en fut casser des pois sauvages, selon le désir exprimé par Victoire.

La jument en mangea tant et si bien qu'elle se rempluma à vue d'œil. Sa croupe s'arrondit et sa crinière s'allongea jusqu'à ce qu'un matin, toute bridée et sellée comme un coursier de cirque, elle se présenta au prince et l'interpella dans son grimoire habituel :

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

— Partons ! dit-elle.

Le prince se hissa en selle. Il éperonna Victoire qui, à sa grande jubilation, le souleva de terre. La mer se déroba sous leurs pieds, bientôt s'effacèrent les nuées pour leur livrer passage. Ils traversèrent ainsi l'espace jusqu'à ce que la jument enchantée, apercevant le lieu



de leur destination, ralentit graduellement et vint atterrir à l'entrée d'un palais.

Victoire prévint son maître :

— Conduisez-moi par la bride aux écuries, où vous m'apporterez vous-même ma nourriture, sans quoi il vous arrivera malheur.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Cet avertissement, de la part de Victoire à un prince déjà sensible à la reconnaissance, était d'ailleurs superflu. Pénétrant chez le roi :

— Sire, dit le nouveau venu, mon père m'a délégué vers vous pour vous offrir l'aide de mon bras.

— Sois le bienvenu, vaillant étranger, répondit le roi. Tu viens chasser le Chevreuil Merveilleux ? Que Dieu te protège ! Entre ce soir dans le jardin, vers neuf heures. Tu t'y trouveras en compagnie de ceux qui viennent ici tenter fortune.

Le prince communiqua à Victoire les paroles du roi. Le moment venu, il prit avec lui une arme à feu et se mit en trousse sur le dos de la jument enchantée. Victoire, sur l'heure, le conduisit à l'enceinte du jardin mystérieux.

Le phénomène ordinaire se produisit. À neuf heures précises, le rempart, qui cernait le parc royal et atteignait une hauteur de vingt pieds, tomba avec fracas et l'envahissant Chevreuil s'enfuit rapide comme la flèche.

Ainsi que la veille, Victoire, avec qui son maître ne faisait qu'un, s'éleva dans les airs, pourchassant l'animal fou de frayeur. Le Chevreuil, ébloui par les reflets de la lune, confondant l'étang avec une mare d'ombre, en risqua l'enjambée. Il y fit le plongeon.

Victoire suspendit alors son vol au-dessus de l'étang. Le prince rectifia sa position. Il mira le Chevreuil et fit feu. Le Chevreuil chancela et s'affala inanimé sur le rivage.

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

Glorieuse de son aventure, Victoire ramena chez le roi son seigneur triomphant.

— Sire, proclama le prince, le Chevreuil Merveilleux n'est plus. Je lui ai moi-même servi le coup de grâce. Son cadavre gît sur la grève. Votre garde-chasse m'en rendra témoignage.

— Bravo ! tu es un héros, applaudit le roi. Mes sujets auront pour toi les égards dus à ta valeur et à ta naissance. Sache bien, toutefois, que mon cousin, le Grand Vizir, convoite comme toi la main de ma fille. Je ne la donnerai pourtant qu'à celui qui amènera la femme que j'aime à consentir à m'épouser. Mon choix est fixé sur la plus belle princesse qui ait jamais vu le jour.

Le Grand Vizir se félicita de l'ordonnance du roi. Il jugea l'occasion favorable de se débarrasser d'un rival redouté, se rappelant le sort des envoyés précédents, dont aucun n'était revenu.

Le prince demanda qu'on lui arrimât un navire. Il consulta Victoire et s'embarqua. Le bâtiment quitta la rade et vogua au large. En quelques semaines, il atteignit le port désigné.

Travesti en marchand ambulante, colporteur de soieries et de draps fins, le jeune aventurier se fit annoncer au château de la dulcinée du roi. Il y fut reçu fort civilement.

La princesse, aguichée par le beau parleur, voulut voir ses dentelles rares et ses tissus ; mais craignant

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

d'être dupe d'un escroc, elle refusa d'abord de le suivre jusqu'à son bâtiment ; puis, sur ses instances réitérées, elle se rendit au port accompagnée de l'une de ses dames d'honneur.

À peine avait-elle mis le pied sur le pont du navire, que l'ancre en fut levée. Le vaisseau démarra et les voiles s'enflèrent de vent. Bientôt, son château ne lui apparut plus à distance que réduit comme une pomme dans un verger.

Ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Sous la défroque du marchand ambulante s'était déguisée une nouvelle créature du roi et elle venait naïvement de tomber dans les filets de celui qui la poursuivait de ses ardeurs. Outrée de colère devant ce rapt osé :

— Vous êtes un traître ! s'écria-t-elle hors d'elle-même. Celui qui veut faire de moi sa femme vous a dépêché vers moi avec l'ordre de me prendre par subterfuge. Comment n'ai-je pas flairé la ruse ! Allez dire à votre maître que jamais, jamais, m'entendez-vous, je ne lui appartiendrai ! Autant vaudrait pour lui essayer de repêcher ces clefs au fond de l'océan.

Ce disant, elle lança à la mer les clefs de son château.

Le prince affecta la plus grande indifférence aux propos de la belle captive. Malgré ses manifestations de fureur, le voyage s'effectua heureusement. Le navire atteignit le port où elle était impatientement attendue.

En grande pompe, le roi se porta au-devant de la

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

princesse ; mais les protestations amoureuses du souverain se butèrent à une froideur glaciale. La princesse ne soupirait qu'après le moment de sa liberté.

Le roi lui fit les honneurs de son palais et l'invita à considérer ses domaines comme son futur séjour. Indignée de tant de présomption, elle jura qu'elle n'habiterait jamais que son propre château.

Le roi, conciliant, proposa alors de faire transporter dans son royaume le château de la princesse.

— Fort bien, acquiesça celle-ci ; mais je vous préviens que l'entrée en est gardée par une fée vigilante et irascible.

L'adolescent, dont la vaillance avait ému le roi, pria Sa Majesté de lui en confier la délicate mission. Il exigea toutefois qu'on lui équipât un navire lourdement ravitaillé, en cas d'attaque, car le château de la princesse était situé à proximité d'une caverne servant de repaire à ses géants.

Avant d'affronter les risques d'une pareille rencontre, sur l'avis de Victoire, il se munit d'une cassette d'or, de cent boisseaux de blé et d'une barrique d'eau-de-vie.

Ainsi qu'il l'avait pressenti, le navire était à peine entré en rade que, sortant de leur retraite, une fourmilière de titans foncèrent sur le débarcadère, avides de nouvelle pâture.

Le prince, en fin matois, ordonna aux débardeurs de décharger incessamment la barrique d'eau-de-vie et il invita les brigands à se désaltérer à sa santé.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Ils firent danser la barrique qui céda sous la pression d'un formidable coup de poing dans les douves. La liqueur coula à flots. Tout le monde s'enivra. Quand ils furent tous pompettes, le prince s'amusa à provoquer les géants :

— Celui d'entre vous qui soulèvera la cale du navire, y trouvera encore à boire. Le tonneau défoncé y a versé la moitié de son contenu.

Les géants se firent un jeu de soulever la cale et d'y boire comme dans une soucoupe. Ils s'exclamèrent en chœur :

— Tu es un prince généreux. Nous te le revaudrons à l'occasion. N'oublie pas que dorénavant, tes désirs seront pour nous des ordres.

Le prince insinua :

— Celle à qui appartient le château qui domine la ville m'a donné mission de transporter ses pénates dans le royaume qu'elle habitera désormais. Qui de vous me donnera un coup d'épaule ?

— Tu nous proposes là un simple jeu d'enfants.

Les bandits coururent à l'assaut du château. Ils le soulevèrent sur leurs épaules de titans et le transportèrent jusqu'au quai. Ils le déposèrent alors sur le vaisseau à l'ancre qui, de ce fait, prit l'apparence de l'arche de Noé.

L'exploit fut accompli avec une telle célérité que la vieille fée qui, dans sa guérite, en gardait l'entrée, ne s'éveilla même pas.

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

Le personnel du château, croyant que la fée avait fait là un tour de son métier, se réjouit de la bonne aventure d'une croisière à bord du château flottant.

Le prince prit alors congé des géants, leur légua les cent boisseaux de blé et sa précieuse cassette d'or. Son bâtiment reprit la haute mer, alourdi du poids du château et de ses trésors.

En arrivant chez le roi, le prince y fut accueilli fort gracieusement. La princesse se montra charmée de revoir ses gens et son château, tout en maudissant à part soi l'adresse de l'intrus qui s'interposait entre eux. Chaque nouvelle épreuve, dont triomphait le prince, la livrait davantage à celui qu'elle abhorrait.

— Je n'ai que faire de mon château et mes gens y seront prisonniers, fit-elle dédaigneusement, puisque j'en ai perdu les clefs. Elles sont au fond de l'océan, et je défie qui que ce soit de les y retrouver.

— Décidément, il reste plus à faire qu'il n'y a de fait, remarqua le Grand Vizir, rongé par la jalousie. Ce cynique personnage n'ignorait pas que le vainqueur du Chevreuil Merveilleux jouissait de l'admiration de la cour entière. S'adressant au roi :

— Sire, le valeureux prince ici présent se vante qu'il saura, s'il le faut, pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'océan, pour y quérir les clefs du château de la princesse.

Le roi, subjugué par une telle audace, interrogea alors le prétendant de sa fille. Sur sa réponse affirma-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

tive, il mit à la disposition du prince un nouveau vaisseau et une cargaison de pain frais.

Le prince se concerta avec son capitaine, afin de lever l'ancre dès le lendemain et refaire au plus tôt la route déjà parcourue. Le capitaine consulta sa boussole et les registres du bord. Le vaisseau se remit en marche et atteignit enfin l'endroit où l'illustre passagère, en défi de son royal amoureux, avait livré les clefs aux mystères de l'onde.

Le prince ordonna à l'équipage de stopper le navire et d'émietter du pain frais à profusion. Le papillonnement des miettes de pain sur les vagues ressemblait à une pluie de confetti ou à un vol de phalènes, un soir d'été.

Attirés par la manne miraculeuse, des myriades de poissons accoururent à la surface liquide. Au nom de sa tribu, une Barbote respectable rendit grâce au prince :

— Tu es le plus secourable des humains, confessante-elle. Tu viens de mettre fin à un jeûne prolongé. Sois-en mille fois loué. Nous te le revaudrons à l'occasion. Dorénavant, tes désirs seront pour nous des ordres.

Le prince harangue à son tour les habitants de l'onde :

— Une princesse fort belle et chérie du roi a jeté à la mer les clefs de son château. Sa Majesté m'envoie les quérir. Qui d'entre vous me les rapportera ?

D'autorité, la Barbote imposa silence à l'assemblée

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

aquatique. Elle siffla trois fois et à tour de rôle, chacun se présenta à son appel.

— Non, maîtresse, nièrent à l'unanimité les poissons, nous n'avons pas vu tomber de clefs dans la mer.

La vieille Julie, la plus vieille des barbotés, n'avait cependant pas comparu. Un ou deux sifflements retentirent et elle s'amena toute en sueur.

Elle avoua avoir aperçu une liasse d'objets miroitants, qu'elle avait d'abord recueillis au vol, puis laissé choir dans son empressement d'arriver.

— Retourne les chercher, commanda l'autre.

La vieille Julie revint sur ses pas. Le Brochet la suivit. Comme il était plus grand et sautait plus vite et plus haut, il aperçut le premier l'objet clair qu'il reconnut pour les clefs. Il s'en empara et malgré les imprécations de la vieille, il les rapporta prestement au prince.

Fier de son trophée, le prince reprit la route du retour.

Le roi le reçut en triomphe ; mais l'accueil de la princesse n'augura rien de bon. Dépitée de devoir river sa destinée à celui qui, outrageusement, l'avait ravie à ses domaines, elle implora la vieille fée qui accourut à son allégeance.

La fée était furieuse d'avoir été fourbée. Elle jura d'anéantir l'intrigant qui s'était fait le complice du roi. Elle persuada donc à la princesse d'exiger la vie du prince comme prix de son amour.

Celle que rien jusqu'ici n'avait su désarmer crut enfin éteindre, par son défi, la passion du roi, car le

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

monarque semblait vouer une affection secrète au jeune et loyal étranger.

Devant l'exigence féroce de celle qu'il aimait, le roi fut tourmenté d'indignation, mais sa vile passion l'emporta encore. Il se rendit lâchement aux volontés infâmes de celle qui régnait sur lui.

À cette fin, il ordonna que deux bûchers fussent élevés à trois pieds de distance, dans l'avenue du palais, sur une longueur d'un arpent et le feu allumé, le prince, comme dernière épreuve, devait traverser l'espace qui séparait les deux bûchers incendiés.

Prévenu de sa sentence, le condamné alla plaindre son malheur auprès de sa fidèle jument, dont il ne désespérait pas d'être secouru. La disgrâce qui flétrissait son nom n'était rien auprès de la détresse de son cœur.

Dans la sourde lutte engagée au profit du roi contre l'invincible princesse, ce téméraire Don Juan, peu à peu, s'en était follement épris et avait perdu de vue l'objet de son séjour au palais. La fille du roi n'existait plus à ses yeux et voilà que chaque jour, par une contradiction inexplicable, l'infortuné s'entêtait davantage de celle qu'il avait audacieusement enlevée pour servir les desseins du souverain amoureux.

Victoire consola son maître et promit de le tirer de ce mauvais pas.

— Prenez deux arrosoirs, suggéra la jument enchantée, et dirigez-vous vers la forêt du roi. Quand vous y aurez fait cent pas, vous découvrirez un rocher surmon-

LE CHEVREUIL MERVEILLEUX

té d'un laurier-rose en fleurs. Ce rocher cache une source d'eau merveilleuse. Remplissez-en les deux arrosoirs. Cette eau possède des vertus dont je vous instruirai au retour.

Le prince exécuta à la lettre les ordres de Victoire. Il remplit d'eau les deux arrosoirs qu'il rapporta à l'écurie.

Victoire prescrivit :

— Prenez l'un des arrosoirs. Aspergez d'eau le bois des deux bûchers et dépêchez au roi un messenger, le priant de vous accorder dix minutes de grâce.

Ainsi fit le condamné.

— Versez maintenant sur votre corps le contenu du second arrosoir, prescrivit en outre Victoire ; surtout, prenez bien soin de ne pas laisser sur toute votre personne grand comme l'ongle de sec.

Le prince était maintenant prêt au sacrifice. Le roi mit le feu aux bûchers.



Toute la cour assistait à l'exécution.

Entre les deux bûchers incendiés, s'élança le prince de toute la vitesse de ses jambes. À sa grande surprise, les flammes qu'activait sa course, léchèrent sa peau sans la brûler. Au lieu de rouir, sa chevelure devint d'or brillant.

Le vieux roi poussait des cris d'admiration.

— Quelle métamorphose ! Comme il est beau ! On dirait Apollon radieux.

L'artificieuse princesse se pencha vers le roi :

— Sire, si vous traversez les flammes à son exemple, vous deviendrez jeune et beau comme lui.

Ivre d'exaltation, le roi y courut ; mais la force du charme était dans l'eau du rocher. Il s'y consuma. En un clin d'œil, il ne fut plus qu'un cadavre calciné.

Libre enfin de disposer de son cœur et de sa vie, la princesse se donna en mariage au vainqueur du Chevreuil Merveilleux. Le prince étranger ramena avec lui en Orient la dame de ses pensées, celle pour qui il avait allégrement couru de si nombreux périls.

Le Grand Vizir, cupide et ambitieux, épousa la fille du roi, dont il convoitait l'or et la couronne, tandis que Victoire, la jument enchantée, suivit le prince, son maître, au pays du Levant.

Victoire y coula de longs jours et connut comme son maître, en compagnie de l'heureuse princesse, les douceurs d'une constance et d'une félicité sans mélange.

LA BELLE MARIE

VIVAIENT un jour dans un château la veuve d'un grand seigneur et ses deux enfants, Luc et Marie. Inconsolable de la mort de son époux, la châtelaine se laissa dépérir de chagrin.

Se sentant décliner, elle pria les deux adolescents à son chevet et recommanda à Luc, l'aîné, de protéger sa sœur, la Belle Marie, et de ne l'abandonner jamais.

Luc, ému, jura de respecter les dernières volontés de sa mère.

L'orpheline était belle comme un rayon de gloire. Sa beauté ne devait pas manquer de lui attirer tous les regards.

Livré à lui-même, Luc ne fit plus que sottises. Pressé de secouer le joug de toute tutelle, il se jeta à corps perdu dans les plaisirs.

Au cours d'une fête champêtre, à laquelle l'avait convié un seigneur des alentours, il fit la rencontre d'une fille aux cheveux et aux yeux roux, dont le caractère était aussi vil que méprisable. Séduit par les grâces de

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Dorine, le jeune libertin, sans prendre avis de personne, demanda sur-le-champ la main de l'intrigante, qu'il emmena à son manoir, escorté de sa suite et de son équipage.

Les noces furent célébrées au milieu d'une grande pompe. Cent instruments de musique jouaient dans les avenues du parc et la danse se poursuivit des jours et des nuits.

Les amis de la famille, prévenus d'urgence, s'étaient rendus de mille lieues à la ronde féliciter le jeune seigneur de son union.

Ceux qui ne connaissaient pas Dorine et son visage couvert de rousseurs allèrent d'emblée offrir leurs vœux de bonheur à la Belle Marie. Sa beauté la désignait à l'attention de tous les invités. La mariée rousse en prit ombrage et conçut pour sa belle-sœur une jalousie et une aversion profondes.

Un an après leur mariage, naquit une fillette belle comme le soleil. Étrange coïncidence, l'enfant était tout le calque de la Belle Marie, ce qui la rendit odieuse à sa mère.

Luc ne tarda pas à se repentir de son funeste aveuglement. Cette femme perfide ne respirait que méchanceté et envie.

Un jour, en l'absence de son mari, Dorine se concerta avec un brigandeaup, un nain attaché à son service, à qui elle ordonna de pénétrer dans l'écurie, à la faveur de la nuit, et de couper la crinière et la queue du cheval arabe, le coursier de prédilection du châtelain.

LA BELLE MARIE

À son retour, apercevant sa monture en ce piteux état, Luc entra dans une fureur extrême. Dorine accusa sa belle-sœur qu'elle lui peignit sous les couleurs les plus sombres, cherchant à la mettre à mal auprès de son mari.

Les délations diffamatoires inventées par sa femme ne surent cependant pas convaincre Luc de renvoyer la Belle Marie. Il demeura inflexible, se rappelant le serment juré à sa mère mourante.

La fourbe Dorine n'en continua pas moins à témoigner les procédés les meilleurs envers la Belle Marie, qui, peu instruite des ruses du monde, ne soupçonna pas le complot ourdi contre sa personne.

À quelque temps de là, le jeune couple fut convié à un grand bal, en compagnie de Marie. Dorine se garda bien de faire part à sa belle-sœur de l'invitation qui lui était destinée. Elle la pria seulement, en la quittant, d'avoir un œil vigilant sur le poupon qu'elle confia à ses soins.

Puis, elle prépara une infusion à l'usage de l'enfant et une dose « endormitoire » pour la Belle Marie.

Dès que le stupéfiant eut opéré, n'écoutant que sa jalousie, la marâtre plongea une épingle dans les yeux de sa fille. Elle comptait rejeter ensuite sur sa belle-sœur le blâme de son forfait.

Sans feindre le moindre souci, Dorine accompagna au bal son volage époux. Plus la soirée avançait, plus elle tourbillonnait dans les bras des galants seigneurs ;

plus aussi, ses yeux d'or roux semblaient à Luc troublants et inquiétants.

En rentrant céans, ils trouvèrent la Belle Marie endormie près du berceau. L'enfant aveugle se débattait, poussant des cris désespérés.

— Voilà bien encore l'œuvre néfaste de votre sœur, déclara la rousse ! J'ai voulu vous prévenir de la noirceur de cette femme, et vous n'avez pas daigné m'entendre. C'en est assez ! Choisissez entre elle et moi ; sinon, je refuse de vivre un moment de plus sous votre toit.

Fou d'indignation, Luc, sous l'empire de cette hallucinée, promit de chasser sa sœur et de la perdre dans la forêt.

Il manda le nain, lui fit seller le cheval sans crinière et sans queue. Il le monta et mit la Belle Marie en trousses derrière lui.

Vainement, la jeune fille s'efforça-t-elle de faire entendre raison à son frère. Dorine avait juré sa fin et le magnétisme de cette furie agissait sur l'homme qu'elle dominait.

Quand ils furent au plus profond du bois, le monstre exécuta son criminel dessein. D'un coup de sabre, il abattit les mains suppliantes tendues vers lui.

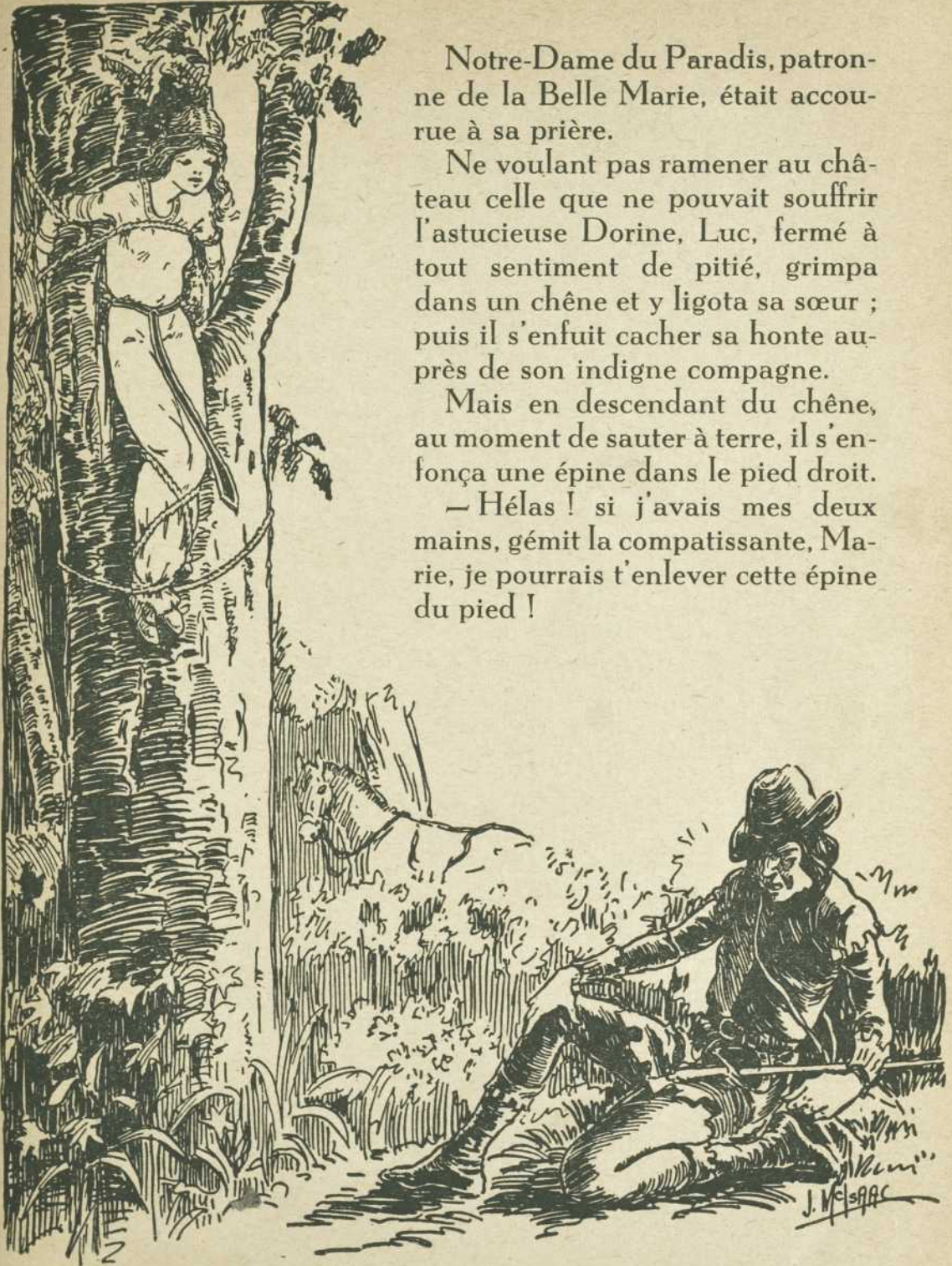
Mais au même instant, descendant du Ciel dans une nuée lumineuse, une grande Dame arrêta le bras fratricide et le sang cessa de couler des poignets mutilés de la victime.

Notre-Dame du Paradis, patronne de la Belle Marie, était accourue à sa prière.

Ne voulant pas ramener au château celle que ne pouvait souffrir l'astucieuse Dorine, Luc, fermé à tout sentiment de pitié, grimpa dans un chêne et y ligota sa sœur ; puis il s'enfuit cacher sa honte auprès de son indigne compagne.

Mais en descendant du chêne, au moment de sauter à terre, il s'enfonça une épine dans le pied droit.

— Hélas ! si j'avais mes deux mains, gémit la compatissante, Marie, je pourrais t'enlever cette épine du pied !



AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

La Sainte Vierge, qui avait miraculeusement guéri les poignets mutilés de la Belle Marie, ne permit pas que pût s'enlever l'épine qui, comme le remords, devait grandir chaque jour, jusqu'à grandeur d'arbre.

Liée au chêne, au cœur de la forêt noire, Marie pensa périr de frayeur, de faim et de froid. Toute la nuit, elle frissonna d'horreur au hululement des chouettes et au hurlement des loups.

Impuissante, rivée sur place, elle appelait la mort libératrice, quand, à la pointe du jour, retentit soudain le son du cor. C'était le roi qui en compagnie de quelques seigneurs, venait chasser dans ses terres.

Comme si elle eût été mirée, une balle siffla aux oreilles de la Belle Marie. Son cœur cessa de battre dans sa poitrine. Une perdrix s'affala à ses pieds. Un lévrier accourut sur la piste du gibier. À la vue de cette forme humaine immobile dans la gloire du matin, le chien laissa tomber sa proie. Des aboiements furieux signalèrent l'apparition à son royal maître, qui se précipita, croyant tomber sur un cerf ou un renne.

Frappé de stupeur, le roi se demanda s'il avait devant lui une vision ou une femme vivante. Ses poignets mutilés racontaient l'attentat dont elle avait été victime.

Ébloui de sa beauté et touché de son infortune, le roi, en bon chevalier, délia lui-même la Belle Marie et la porta évanouie jusqu'à l'orée du bois.

L'eau d'une source miraculeuse lui rendit la vie. Le roi la fit transporter à son palais, où elle fut accueillie

LA BELLE MARIE

avec tous les honneurs dus à son rang. Un chirurgien de renom lui prodigua ses soins. Son charme opérant, elle eut tôt fait de gagner tous les cœurs. La cour entière lui rendit hommage et elle reçut les aveux de son souverain.

Ainsi devint reine la Belle Marie.

Pour suppléer à la perte de ses mains blanches, le roi fit venir à son palais une légion de dames et de suivantes pour l'assister et lui tenir compagnie.

Malgré le changement survenu à sa fortune, loin de chercher à se venger des siens, la Belle Marie garda le silence sur le drame de la forêt. L'amour du roi s'en accrut davantage. Jamais vit-on félicité aussi parfaite.

La guerre éclata. Le roi fit appeler ses gens d'armes. Il mit ordre à ses affaires et dit un tendre adieu à la reine éplorée.

Pendant l'absence du roi, la reine Belle Marie mit au monde deux filles jumelles, qui reçurent les noms de : Aube et Aurore. Avec quel empressement elle fit part à son auguste époux de la venue des deux chérubins. La naissance attendue devait cimenter leur union bienheureuse !

Le courrier, en ce temps-là, ne passait qu'une fois le mois, stationnant aux divers châteaux sur son parcours. Comme la saison était déjà rude et que la rosée du soir givrait les champs, le postillon fut invité à passer la nuit au château de Luc.

Dorine, toujours aux aguets, n'ignorait pas l'avènement des deux enfants. Subrepticement, elle fit inter-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

cepter par le magot, son valet nain, la missive à l'adresse du roi.

Tandis que dormait le postillon, elle y substitua une lettre mensongère, apprenant au roi la naissance de deux êtres informes, déclarant qu'elle, leur mère, (la Belle Marie,) n'aurait jamais le courage de les lui laisser voir. Aussi, était-elle déterminée à les faire disparaître avant son retour.

Le roi attendait avec une vive impatience des nouvelles de la reine. La lecture de ce message le jeta dans une aberration telle que ses généraux le crurent perdu d'esprit.

Il répondit toutefois à la reine qu'il voulait voir ses enfants et lui enjoignit de leur conserver la vie avec la même sollicitude que si les deux jumelles eussent été normales.

On était à l'avant-veille de Noël, quand repassa le postillon. Comme la première fois, il fut prié de s'arrêter sous le toit de Dorine.

La châtelaine, profitant de son sommeil, fit confisquer par le nain la réponse du roi. Elle en forgea une autre, ou perçait le soupçon et le mépris, insinuant que bien que la Belle Marie ne se fût jamais fiée à lui de son secret, il (le roi) n'avait pas oublié l'incident de la forêt. Il tenait la reine responsable de la disgrâce qui retombait sur sa Maison et ne voulait plus la revoir de ses jours !

On conçoit la douleur de la Belle Marie, le lendemain, en parcourant cette épître empoisonnée.

LA BELLE MARIE

— Grand Dieu ! quel affreux malheur est le mien, soupira-t-elle. Qui m'a ainsi desservie auprès de celui qui m'est plus cher que la vie ?

Abîmée de chagrin, ignorant le motif de l'arrêt infâme auquel la condamnait son seigneur et maître, elle quitta hâtivement le château, serrant dans ses bras ses deux enfants.

Tandis qu'autour d'elle bourdonnaient les joyeux préparatifs de cette vigile de Noël, elle s'évada par un couloir secret gagnant un viaduc qui conduisait à la métairie. De là, elle se dirigea vers le bois familier, témoin de son martyre et de son élévation.

Désespérée, elle allait par les chemins, accablée du poids de son abandon et du précieux fardeau qu'elle voulait dérober à la vue de tous. La marche l'épuisant, elle était altérée quand elle aperçut un étang. Elle s'en approcha pour boire, mais en se penchant, ses bras malhabiles ne surent pas retenir l'une des jumelles qui tomba à l'eau.

Affolée, elle implora le Ciel de lui rendre son enfant. Comme en la Sainte Nuit de Bethléem, la Vierge lui sourit dans la lumière, lui montrant son Divin Fils. Oh ! miracle ! ses mains lui furent rendues. Elle repêcha sa fille et réconfortée, elle se remit en route vers l'inconnu.

La guerre prit fin et le même jour, le roi rentra à son palais. En apprenant la fuite de la reine, il fut consterné. Il s'enquit auprès de la cour de ses deux nouveaux-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

nés. On lui répondit qu'il était père de deux prodiges de beauté.

Indigné de la félonie que révélait l'énigmatique missive, il fit comparaître devant lui le postillon. L'enquête prouva que le porteur de dépêches, en cours de route, s'arrêtait chaque fois au château de Luc, le frère de la Belle Marie.

Interrogé à son tour, Luc se déclara étranger à la falsification des dépêches. Le roi, curieux d'éclaircir enfin le mystère du drame de la forêt, poussa plus avant son interrogatoire. Luc, bourrelé de remords, tomba aux genoux de son souverain et confessa le crime dont il portait au pied droit le stigmaté accusateur.

Le nain, pour sauver sa peau, mit à jour les menées de Dorine, dont il s'était fait le complice.

Les trois criminels furent incarcérés dans la prison de la tour et le roi leur signifia qu'ils n'en sortiraient vivants que si la reine, à son retour, leur accordait la vie.

Par tout le royaume, des hérauts proclamèrent au son des trompettes qu'une forte récompense serait acquise à quiconque ramènerait au roi le cher objet de son amour.

Il partit lui-même en diligence tirée par cinquante chevaux avec autant de laquais, résolu de battre la campagne, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé celle que le mauvais sort s'obstinait à éloigner de lui.

Les recherches tentées à la poursuite des fugitives

semblaient sans résultat. On était déjà au deuxième jour. La nuit tombait. Une faible lueur à la vitre d'une cabane de bûcheron veillait seule dans l'obscurité de la forêt, où ils venaient de s'enfoncer.

— Voici notre refuge, dit le roi. Quelques heures de repos nous remettront en forme pour continuer notre route à l'aube.

En descendant de diligence, un bruit inusité vint frapper son oreille. Un frisson le secoua tout entier. Avait-il rê-



vé ? Était-ce bien une plainte humaine, ou bien le vent qui gémissait dans les ramures ?

Il s'achemina dans la direction d'où venait le vagissement, qui ressemblait à un pleur de nourrisson. Quel tableau de détresse se présenta à lui ! Adossée à un arbre, il

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

reconnut la Belle Marie, muette d'épouvante, tentant de réchauffer sur son sein ses deux enfantelets.

L'émotion le suffoquait. Il s'agenouilla près de la reine. Avec ravissement, il baisa ses mains blanches, la pressa sur son cœur ainsi que ses deux chérubins. Il crut mourir de joie.

Le roi fit sonner carillon, tambours et trompettes pour annoncer le retour de la Belle Marie.

Les trois complices enfermés au donjon assistèrent derrière les grilles de leur cachot au triomphe de celle qu'ils s'étaient acharnés à perdre.

Le peuple, instruit de leur infamie, demanda qu'on les livrât à la justice ; mais la Belle Marie, magnanime jusqu'au bout, leur accorda la liberté.

Ils en usèrent pour se jeter du haut de la tour, purgeant ainsi le monde de trois scélérats.

Le roi et la reine, réunis à jamais, oublièrent cette triste histoire. Ils vécurent de longs et heureux jours, pour le plus grand bonheur de leurs sujets.

LES BESSONS

UNE pauvre femme errait un jour sur le rivage. Une tempête, la veille, avait poussé vers la côte un navire éventré et à marée basse, les gueux, fouilleurs d'épaves, exploraient les rives.

Tous les naufragés avaient péri. Je dis tous ; mais voilà qu'au large se ballottait une embarcation aussi bizarre que fragile — une valise entr'ouverte où s'agitaient deux enfants, deux jumeaux que la mer avait bercés à leur naissance, et que la vague venait rejeter sur ses bords.

— Quelle piètre trouvaille pour moi, qui suis si pauvre, pensa la veuve.

Puis, se ravisant :

— En faut-il donc tant pour nourrir deux petites bouches de plus ? À la grâce de Dieu, murmura la pauvre et elle prit avec elle les deux orphelins, espérant, dans sa misère, en être secourue plus tard.

Les bessons grandirent sous les noms de Polydore et de Léonie. Ils allèrent à l'école, où ils apprirent à lire et à tirer leur épingle du jeu. La veuve avait également une fille, un laideron au caractère fourbe.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Lorsque le garçon eut atteint sa seizième année, il déclara à sa mère adoptive :

— Je veux traverser la mer. J'irai chez le roi qui est charitable, m'engager comme jardinier.

— Fort bien, approuva la vieille femme ; mais ne m'oublie pas. Je ne t'ai pas élevé pour finir mes jours seule.

L'adolescent jura de n'oublier de sa vie celle qui l'avait sauvé des eaux. Il embrassa sa sœur jumelle et fit ses adieux à la chaumière qui l'avait recueilli.

Rusé et adroit, le gars alla offrir ses services comme mousse à bord d'un vaisseau en partance et put ainsi franchir l'océan.

Au débarqué, il se présenta chez le roi, qui lui trouva fière mine et l'embaucha comme jardinier. On lui assigna comme gîte le sous-sol où logeaient les marmittons et les palefreniers.

Rien de plus beau ne se pouvait voir que le palais et ses dépendances. Tout en arrosant les plates-bandes, le garçon songeait à sa sœur Léonie, qu'il aimait tendrement. Il lui arrivait souvent de tirer des profondeurs de son gilet le portrait de l'adolescente. Avec une piété fraternelle, il effleurait l'image de ses lèvres, et la replongeait ensuite dans le secret d'où il l'avait exhumée.

Un jour, comme le roi faisait sa promenade matinale dans le jardin, il surprit le geste de Polydore. Embusqué derrière sa longue-vue, il suivit des yeux le gamin qui, confus d'avoir été aperçu, enfouit dans son vêtement l'image adorée.

LES BESSONS

- Laisse-moi voir, lui ordonna le roi, intrigué.
— C'est la photographie de ma sœur bessonne, confessa Polydore.



Ébloui de la beauté de l'orpheline, le roi commanda à son jardinier :

— Tu vas partir sur-le-champ et me ramener ta sœur. Je la veux pour femme.

Polydore, charmé, s'empressa de se rendre aux ordres de son maître. De nouveau, il traversa l'océan et s'amena chez lui le cœur battant d'allégresse.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

— Je viens te chercher, annonça-t-il à Léonie. Le roi a vu ton portrait et il veut t'épouser.

Transportée d'aise à la nouvelle de la bonne fortune qui venait de leur échoir, la vieille femme empila dans un coffre les modestes atours de Léonie et résolut d'accompagner les bessons, remorquant à sa suite sa propre fille, le laideron fourbe.

Polydore, qui comptait retourner chez le roi, en l'unique compagnie de Léonie, fut si contrarié de leur détermination, qu'il en perdit incontinent l'usage de la parole.

Ils s'embarquèrent donc tous quatre, pour répondre à l'appel du roi. Malgré ses nippes d'enfant trouvée, Léonie ne tarda pas à attirer tous les regards, ce qui ne devait pas manquer d'indisposer l'ombrageuse marâtre.

Un soir, pendant que la jeune fille, debout près du capitaine, s'amusait à contempler les ébats des goélands, la vieille, toujours au guet, les rejoignit sur le pont du navire. S'approchant d'eux, elle entama ce discours :

— Bonsoir, Capitaine. Vous êtes bien serviable de veiller sur cette jeunesse mal avisée.

Comme il s'en défendait gracieusement, afin de détourner son attention de Léonie, elle lui signala une voile délabrée, dont les cordages pendaient au flanc du bâtiment. La fillette, curieuse, se pencha sur la rambarde pour suivre les mouvements du capitaine, qui se précipitait à l'extrémité de la proue. Sournoisement,

LES BESSONS

la vieille femme se glissa près de Léonie, la bouscula et lui fit perdre l'équilibre. Léonie fit un faux bond et tomba à la mer.

Polydore avait tout vu ; mais les lèvres du pauvre muet ne purent articuler un son. Fou de douleur, il s'agitait comme un possédé. Malheureusement, aucun des passagers n'avait été témoin de l'incident et les gestes désespérés du garçon pour sauver sa sœur n'avaient été remarqués de personne. Ainsi disparut Léonie, celle que réclamait le roi pour l'ornement de son palais.

Le voilier arriva à destination. Éploré, l'âme en deuil, Polydore se rendit chez le roi, escorté de la veuve et de sa fille.

En vain, le roi questionna-t-il son jardinier. Aux objurgations de son maître, Polydore restait bouche bée, le verbe à jamais éteint. À la fin, la voix enflée de colère, Sa Majesté l'invectiva :

— Es-tu sourd, nigaud ?

Le muet confus inclinait la tête. Un doigt sur les lèvres, il témoignait de son impuissance à répondre.

— La tempête d'hier lui a paralysé la langue, expliqua la veuve.

Désignant sa propre fille, elle poursuivit :

— Sa sœur a également été foudroyée, au point où ses traits en sont transformés.

En effet, le roi reconnaissait à sa promesse une physionomie ravagée qui ne rappelait guère le portrait entrevu ; mais chose étrange, sa décision n'en fut pas

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

ébranlée. Il épousa quand même le laideron, qu'il croyait être la sœur jumelle de son jardinier.

L'affreuse méprise du roi plongea Polydore dans le plus sombre désespoir. Outré de chagrin, il s'effaça de la cour et rechercha la solitude.

La reine donna le jour à un fils. Une intrigante veillait sur elle, sa mère, à qui le remords sans cesse dictait la méfiance. La veuve souffla un jour à sa fille :

— Si jamais le parler revenait à ses lèvres, Polydore se vengera de nous. Il faut, à tout prix, le perdre dans l'estime du roi et nous en défaire.

De concert avec un vil domestique, dont elle avait acheté la complicité, la vieille femme fit mettre à mort le perroquet du roi. Depuis leur arrivée au palais, l'oiseau provocant ne cessait de répéter sur le même ton : « Polydore, es-tu sourd ? », rappelant ainsi aux deux intruses l'odieux de leur subterfuge.

À quelque temps de là, le perroquet fut découvert un matin, gisant dans son sang, derrière les barreaux de sa cage. Le poignard qui ouvrit le cœur de l'oiseau avait été déposé sous l'oreiller de Polydore endormi. Le muet fut accusé du forfait et sommé de comparaître devant le roi.

La consternation qui se peignit sur son visage, devant l'atroce calomnie dont il était l'objet, son regard douloureux plaidèrent si bien sa cause, que Sa Majesté, émue de compassion, le renvoya justifié.

L'astucieuse reine, dépitée de voir se déjouer ses obscurs complots, insinua au roi :

— Un malheur n'arrive jamais seul. Votre beau perroquet a été poignardé ; vous verrez que ce sinistre muet conspirera encore contre votre maison.

Et afin que se vérifiât de soi sa sinistre prédiction, monstre sans entrailles, elle alla jusqu'à sacrifier son enfant qu'elle livra entre des mains criminelles, comptant en rejeter l'infamie sur le muet sans défense.

L'enfant fut poignardé dans son berceau.

— Polydore a tué votre fils, s'empressa d'annoncer la reine à son époux.

Devant le cadavre du petit prince, le roi n'y tint plus. Sa fureur ne connut plus de bornes. Il ordonna à ses gens de précipiter Polydore à la mer, une pierre au cou.

Deux sicaires le conduisirent à la mort, pieds et mains liés. L'un d'eux, pressentant le mystère qui planait sur le condamné, fut pris de pitié. L'œil doux et attristé de la victime aurait attendri le cœur le plus endurci.

Ils atteignirent le sommet du promontoire, d'où devait être projeté Polydore. Les deux bourreaux se concertèrent :

— Nous ne pouvons pourtant pas exécuter un innocent, quand aucune preuve n'a établi sa culpabilité.

— Ce serait un crime, conclurent-ils et ils refusèrent d'y tremper.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Celui qui portait la responsabilité de l'exécution s'adressa alors au condamné :

— Si tu nous promets de ne jamais te remonter au palais, nous te donnons vie sauve.

Le muet, dans un élan de reconnaissance, tomba à genoux, baisa les mains de son sauveur et promit de fuir au loin.

Polydore vécut petitement dans la cabane d'un pêcheur, se nourrissant de poisson, d'huîtres et d'herbes marines.

Un jour qu'il cheminait le long de la grève, l'exilé vit sortir des flots une belle fille, dont le pied semblait traîner une lourde laisse.



Les yeux de Polydore s'agrandirent de stupeur. Serait-ce Léonie, qui revenait de l'au-delà, soutenir son courage ?

LES BESSONS

— Je suis bien ta sœur Léonie, proclama la revenante. Telle que tu me vois, je suis la même qu'au jour où nous quitions ensemble notre mansarde pour le palais du roi.

Lui indiquant sa longue chaîne :

— Je suis prisonnière de la Fée des Ondes. Son château se dresse dans les profondeurs de la mer. Des trésors insoupçonnés y sont entassés ; précieux débris de vaisseaux, que l'orage ou la guerre ont coulés. Chaque jour, je venais explorer le rivage à ta poursuite, et voilà que tu m'as enfin reconnue ! J'ai deviné ta détresse. Je sais que tu n'es redevable de la vie qu'à la clémence de tes bourreaux. Courage ! désormais, tu ne seras plus seul. J'ai le privilège de causer une demi-heure avec toi, aujourd'hui ; demain, nous serons ensemble trois quarts d'heure, et après-demain, une heure entière.

Le pêcheur, chez qui habitait Polydore, aperçut cette créature enchantée, et accourut aux écoutes. Constatant l'entrave qui la rivait sur place, le brave homme se mit à la disposition de la captive pour l'aider à rompre ses liens.

— Vous devrez, lui prescrivit Léonie, prier le roi de commander chez un forgeron une enclume de trois cents livres, des ciseaux d'or et un marteau de seize livres.

Ce disant, elle disparut. Sa longue chaîne l'entraîna au fond de l'océan.

Pierre (c'était le nom du pêcheur) se rendit en toute hâte chez le roi, l'instruire de l'apparition miraculeuse.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

— Sire, lui dit-il, j'ai vu la sœur de Polydore. Comme une sirène, elle émergeait des eaux. Elle est prisonnière de la Fée des Ondes. Pour la délivrer, elle réclame une enclume de trois cents livres, des ciseaux d'or et un marteau de seize livres. La chaîne devra se rompre d'un seul coup, sinon la malheureuse retournera à jamais au fond de l'eau.

Mystifié de cette révélation, le roi fit faire sur l'heure l'enclume demandée, qu'il ordonna à Pierre de venir quérir le lendemain avec le marteau et les ciseaux d'or.

Au matin du troisième rendez-vous, le ciel était superbe. Nimbée de lumière, la fille enchaînée sortit de l'eau. Comme une longue traîne d'argent, les vagues suivaient ses pas.

De la chaumière du pêcheur sortirent les deux hommes, Pierre et Polydore, qui coururent à sa rencontre.

Tous trois s'acheminèrent vers la mesure où était cachée l'enclume. Pierre y déposa la chaîne. Le muet ajusta aux chaînons d'or les ciseaux que frappa le pêcheur de son marteau. La chaîne se brisa instantanément et alla rebondir dans la mer.

Léonie était libre. Son frère l'étreignit dans ses bras. La joie venait de lui rendre la parole.

— Que deviendrons-nous, se demandait Polydore ?

— Peu importe ce qu'il adviendra de nous, répondit sa sœur, puisque le destin nous a enfin réunis.

— Hâtez-vous d'aller rassurer Sa Majesté sur cette

LES BESSONS

tragique aventure, conseilla Pierre, ému jusqu'aux larmes. Le roi vous attend.

— Allons confondre la reine et sa mère, se dirent les bessons triomphants.

Ils se mirent en marche, longeant la grève et bientôt atteignirent le palais. Ils entrèrent chez le roi.

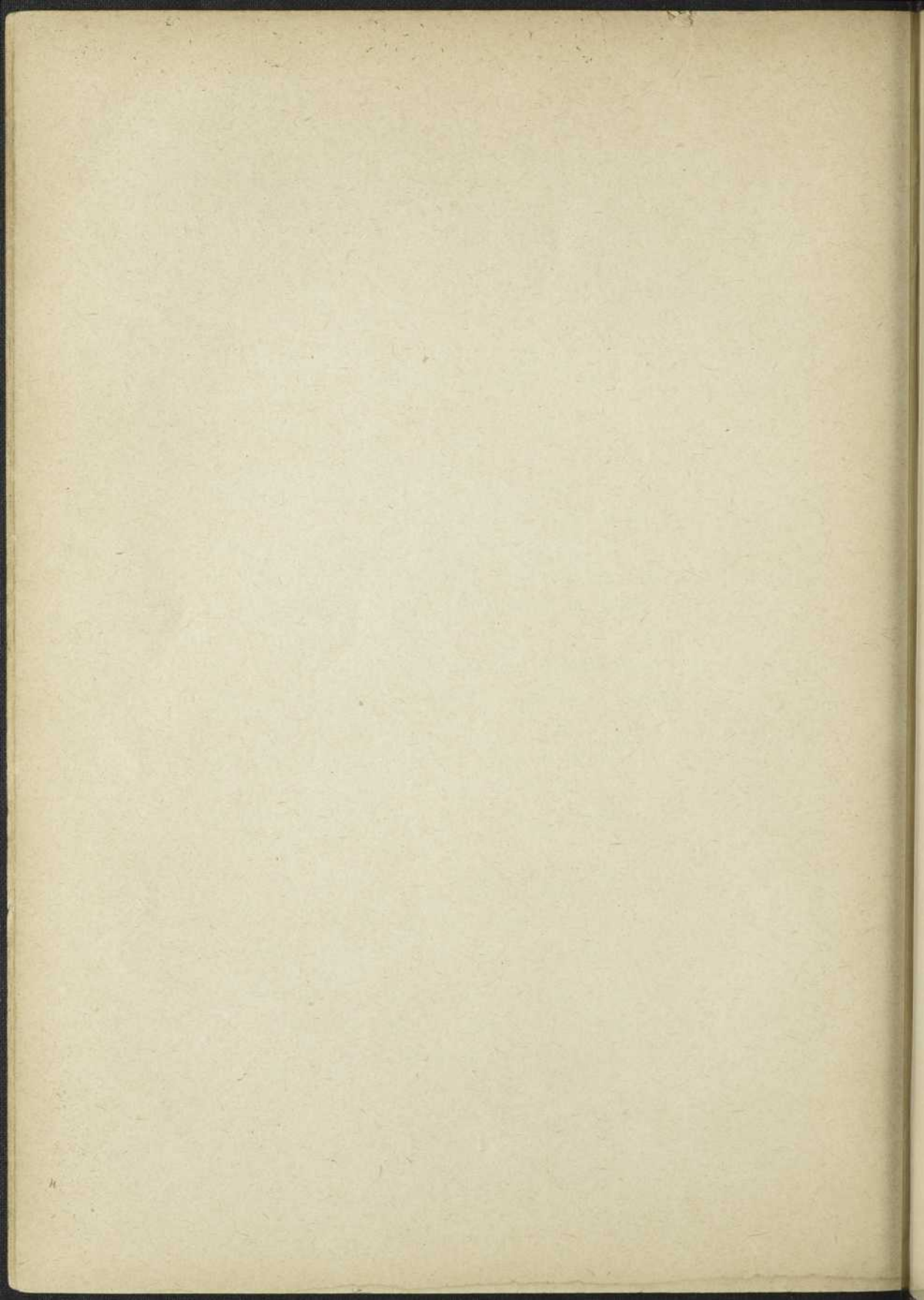
La marâtre, qui, la première, les vit venir, crut tomber de son haut.

— Ma fille, s'écria-t-elle, où fuir ? Nous sommes perdues. C'en est bien fini de nous.

Consciente de sa disgrâce, l'insidieuse mégère se jeta aux pieds du roi, qui, fou de rage, lui trancha la tête de son sabre. Il chassa de sa présence la reine, le laideron fourbe. Affolée, elle alla chercher refuge dans l'onde qui l'ensevelit à jamais.

Le roi épousa Léonie qui fut couronnée. Le royaume se répandit en réjouissances. Polydore vécut par la suite des jours heureux, dans l'ombre de celle qu'il avait tant pleurée.

Pierrot, le pêcheur, le remplaça en qualité de jardinier du roi.



LE DRAGON VERT

LE CAPITAINE LeBras d'Or était un marin à l'œil d'acier, à la barbe rousse et au nez cramoisi. C'était un navigateur redoutable, comme tout pirate qui a fait fortune à écumer les côtes fréquentées.

Il possédait à lui seul quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux. L'océan, ses profondeurs et ses caprices, rien ne l'effrayait quand un jour, naviguant sur une mer étrangère, le voilier qui le portait lui sembla frêle comme une huître. Les éléments étaient déchaînés, la tempête mugit, le vent hurla, les flots menacèrent de l'engloutir, les voiles se déchirèrent, le mât de misaine craqua, la poupe allait fendre. L'intrépide marin eut peur. Voilà que lui, LeBras d'Or, le corsaire, qui jamais n'avait fléchi le genou devant Dieu, se signait dévotement et jurait, s'il revenait sain et sauf au rivage, de mettre fin à sa vie de pillard et de s'amender.

Comme témoignage de sa bonne foi, il fit vœu d'épouser la première fille qu'il rencontrerait en mettant pied à terre.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Aussitôt, la mer s'apaisa. La mâture radoubée, le capitaine remit voiles au vent et reprit sa route. Le vaisseau entra bientôt dans le havre, où il mouilla l'ancre.

En mettant pied à terre, Le Bras d'Or vit venir à sa rencontre une fillette de quinze ans, à l'œil vif et au teint clair. Ses cheveux, que lutinait la brise, et son jupon court donnait à la gosse un air guilleret. Elle portait à son bras un panier de pommes aussi rougeaudes que ses joues empourprées.



— Voilà une bien jolie frimousse, se dit le nouveau débarqué. Combien veux-tu de ton panier ?

LE DRAGON VERT

La fillette convint de lui en verser le contenu pour une pièce blanche. Il lui en mit deux dans la main.

— Merci, Capitaine, dit la gentille marchande. Que la mer vous berce longtemps !

Charmé de ce qu'il venait d'entendre, le vieux loup de mer, se rappelant soudain sa promesse d'épouser, s'il atterrissait vivant, la première fille qu'il rencontrait, l'interrogea :

— Où habites-tu, gamine ?

— Là-bas.

Elle lui désigna, pointant de l'index, face à la mer, la chaumière d'un pêcheur.

— Va mander à ton père que j'irai le voir avant le coucher du soleil. J'ai à lui parler.

— Je veux bien, acquiesça l'enfant.

Comme elle allait se retirer, le capitaine la retint.

— Arrête, petite, voici pour couvrir le fond de ton panier.

Ce disant, il lui jeta à pleines mains des pièces d'or qui brillaient comme les galets de la grève sous les feux du midi.

L'adolescente en eut grand contentement. Toute à la joie de sa rencontre, rouge de plaisir, elle vida sur la table, en rentrant, le contenu de son panier.

— Où as-tu chipé ces pièces d'or, lui demanda son père ?

— Je ne les ai pas chipées.

— Qui te les a données alors ?

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

— Le capitaine du voilier en rade.

— Ah ! le vieux drille ! A-t-on jamais vu un passant combler d'or une mioche guenillée comme toi. Tu mens, polissonne !

— Je ne mens pas.

— Quand le fouet t'aura caressé les épaules, tu sauras bien confesser où tu as volé cet or.

— Quand vous me battiez comme plâtre, je ne dirais pas autrement. Le capitaine a ajouté comme ça : « Va dire à ton père que je passerai le voir avant le coucher du soleil. J'ai à lui parler. »

— Parler à qui ? à moi ?

— Comme je vous le répète.

— Je saurai bien alors si tu mens !

Sur cette menace, le pêcheur endossa son suroît et alla consulter l'horizon. Gervaise, c'était le nom de sa fille, accoutumée aux rebuffades paternelles, ne se tourmenta pas. Elle remit la place en ordre et alla s'établir en retrait de la fenêtre ouvrant sur la mer, afin de suivre les agissements du port.

L'apercevant à son retour, dans l'encadrement du châssis :

— Tu l'attends encore, ton capitaine, lui demanda narquoisement son père ? Tu vas l'attendre longtemps !

— Il a dit qu'il viendrait avant la brunante.

— Faut-il que tu sois sans cervelle pour donner créance aux paroles d'un étranger !

LE DRAGON VERT

Il n'avait pas achevé ce discours, qu'un carrosse tiré par deux chevaux blancs s'arrêta devant le seuil.

Un homme à la livrée de marin en descendit et frappa toc toc à la porte. Radieuse, Gervaise accourut et fit jouer la clenchette. Il entra.

— Salut, ma belle, lui dit l'arrivant. As-tu prévenu ton père de ma visite ?

Et à celui-ci, sans autre préambule :

— Monsieur, je viens demander votre fille en mariage.

— Ma fille est trop jeune.

— Quand elle sera en âge, me donnerez-vous sa main ?

— Vous semblez être un brave homme ; mais je ne vous connais pas. Laissez passer une couple d'années. Si alors, vous n'avez pas changé de sentiments, nous verrons.

Le capitaine consentit au retardement. Gervaise, aux écoutes, le vit offrir de l'or au maître de céans, lui enjoignant :

— Vous la mettrez à l'école. Je veux que ma femme sache lire, écrire et compter.

Sur ce, il prit congé, promettant de revenir dans un an et un jour. Gervaise vit partir à regret celui qui ouvrait à sa jeunesse des horizons merveilleux.

Maté par l'appât de l'or, le pêcheur conduisit sa fille à l'école. Comme elle était neuve à tous ces grimoires, elle apprit vite à lire, à écrire et à compter. Elle

eut tôt fait de dévider l'écheveau de science du maître, lequel écheveau était d'ailleurs assez mince. Si bien qu'un matin, il lui déclara être au bout de sa fusée et n'avoir plus rien à lui enseigner.

Gervaise rapporta la chose à son père.

— Achève ton année quand même, lui commanda celui-ci, soucieux de ne passer outre à aucune des volontés du capitaine.

Et Gervaise retourna à l'école, tout en soupirant après le retour de son prétendant. Elle devenait grandette et pas laide à voir, au dire même de son père.

Ainsi que l'avait annoncé l'absent, au bout d'un an et un jour, reparurent devant le seuil de la chaumière le carrosse et son bel équipage. Le cocher en ouvrit la portière. Le capitaine descendit et frappa toc toc à l'huis du pêcheur. Gervaise fit jouer la clenchette et la porte céda. Sans plus de façon, elle sauta au cou du radieux LeBras d'Or. Le capitaine goûta fort l'exubérance de sa promise.

— Je viens chercher votre fille, déclara-t-il au pêcheur.

— Ma fille est encore trop jeune pour convoler.

— Elle a grandi, pourtant, insista LeBras d'Or, dont la prunelle s'allumait en la regardant. Je la trouve fort à mon gré.

— Attendez encore un an et si alors, vos sentiments sont les mêmes, Gervaise sera à vous.

LE DRAGON VERT

En dépit qu'il en eut du nouveau délai imposé, le capitaine se réjouit. Cette promesse formelle attisa en lui l'ardeur de son désir. Comme l'année précédente, il fit don au père d'une bourse remplie d'or et lui ordonna de mettre Gervaise à l'École Militaire, où elle apprendrait à jouer du sabre et de l'épée. Puis, il s'éloigna, promettant de revenir dans un an et un jour.

Le lendemain, Gervaise entra à l'École Militaire. En peu de temps, elle y gagna ses épauettes à l'escrime, au furet, au sabre et à l'épée. Avant la fin de l'année, elle avait déjà remporté tous les honneurs de l'École.

— Elle peut maintenant nous passer tous au fil de l'épée, s'il lui en prend fantaisie, assura l'adjudant à son père.

Sa beauté, rehaussée d'une prestance martiale, devait la rendre plus désirable encore aux yeux du capitaine. Elle entra dans sa chaumine en mal de revoir son amoureux fortuné, Le Bras d'Or.

Au bout d'un an et un jour, il s'amena à nouveau dans son carrosse, attelé de deux fiers alezans.

— Selon ma parole donnée, annonça-t-il au pêcheur, en entrant, je viens pour la dernière fois vous demander la main de votre fille.

— Dame, Capitaine Le Bras d'Or, vous me paraissez aussi honnête qu'avenant, dit le père réjoui. Vous êtes de la frappe d'un gentilhomme et vos motifs me semblent honorables. Je vous donne donc Gervaise en mariage.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Le mariage eut lieu. Les réjouissances de la noce durèrent huit jours entiers. Puis, LeBras d'Or conduisit sa jeune épouse dans le château qu'il lui avait préparé. Afin que rien ne manquât à son bonheur, il l'entoura de domestiques, de pages et de dames de compagnie.

Consciente de sa beauté, Gervaise trouva fort naturel le changement survenu à sa fortune. Elle fit bientôt société avec un seigneur des environs qui, en qualité de voisin, se multiplia pour leur rendre à tous deux le séjour agréable dans leur nouveau domaine.

Homme fruste, fermé aux ruses du monde, LeBras d'Or ne prit tout d'abord pas ombrage de l'intimité de ce hobereau, jusqu'à ce qu'un jour, la veille de son départ pour une longue croisière, il fit la rencontre du galant seigneur qui musait dans l'avenue du château.

S'agissait-il d'un rendez-vous prémédité ? Le capitaine voulut en avoir le cœur net. À l'interrogatoire qu'il dut subir, en termes non voilés, le seigneur répondit par un rire sardonique :

— Pourquoi je me promène seul dans vos jardins ? C'est que je rêve à la jolie femme qui se meut à l'intérieur de votre château. Je comptais la voir, comme chaque matin, passer à cheval par l'un de ces sentiers. Quelle amazone superbe !

— Vous voulez dire la Châtelaine ?

— Vous l'avez nommée. Tous mes compliments. Vous avez eu le flair d'un vrai marin.

LE DRAGON VERT

Dans l'attitude d'un homme qui se refuse à se laisser dépouiller, LeBras d'Or fonça sur son interlocuteur :

— Ah ! c'est ainsi que vous convoitez mon bien ! Sachez donc que ma femme n'a que faire des attentions d'un triste sire comme vous.

Le coquin, piqué au jeu, déclara :

— L'avenir nous dira si vos jugements sont fondés.

Et pour amorcer son défi :

— Vous en aurez la preuve à votre retour. Si, en votre absence, votre épouse me refuse son amitié, je vous abandonne ma seigneurie, sinon...

Le seigneur eut un sourire diabolique et fit volte-face à son rival, LeBras d'Or l'empoigna à l'épaule :

— Je rentre dans un an et un jour, fit-il. Si d'ici là, ma femme a à se plaindre de vos indiscretions, à mon retour, je vous embrocherai comme une anguille.

Sa voix vibra de rage. Les deux hommes obliquèrent chacun chez soi.

Rongé par la jalousie, le capitaine mit Gervaise en garde contre le voisin pervers, la menaçant de l'éclat de sa vengeance, si jamais elle lui était infidèle.

Sur la foi de ses serments réitérés, il s'embarqua en mer.

Malgré les tendres missives qui lui parvenaient régulièrement de sa femme, le défi du seigneur empoisonna la confiance du mari. En vain, lui représenta-t-elle qu'elle lui avait trop d'obligations pour oublier jamais

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

la sollicitude dont il l'entourait, le vieux têtue en perdit la boussole.

Sa croisière prit fin un jour avant le moment fixé. Le seigneur guettait l'arrivée en rade du bâtiment. Il reconnut le capitaine à son air sombre et méfiant. En deux bonds, il le vit franchir la passerelle et sauter sur la jetée.

— Bonjour, Capitaine LeBras d'Or.

— Bonjour, Seigneur. Quelles nouvelles ?

— Je vous apporte la bague de votre femme.

— Ceci ne prouve rien. Tout orfèvre, à qui vous en offrirez le prix, vous en cisèlera une semblable.

Insinuant et lâche, le seigneur reprit :

— J'ai vu, sur la plante de son pied droit, gravé par un tatouage de votre métier, un soleil d'or et sur la plante de son pied gauche, une lune d'argent.

Ces paroles condamnaient sans merci la galopine qu'il avait élevée jusqu'à lui. Le capitaine fut pris d'un accès de fureur. Sans rechercher plus ample informé, il s'en rapporta à la délation infâmante de ce sinistre Don Juan. Il s'en fut chez un croque-mort, acheter une bière, qu'il fit porter à bord de son navire.

Dans l'ignorance de ce qui venait de se passer, Gervaise s'empressa à la rencontre de son époux et lui témoigna sa joie de le revoir. Mais au lieu des expansions du retour, celui-ci la repoussa brutalement, l'accusant d'avoir pactisé avec le voisin surnois contre qui il l'avait prévenue en partant.

LE DRAGON VERT

En vain protesta-t-elle de son innocence. Le Bras d'Or ne voulut rien entendre. Jamais elle ne lui avait connu ce ton méprisant, ce regard dur et cette voix rauque.

— Revêts ton « habillement de noces », lui commanda-t-il, et suis-moi.

Gervaise revêtit sa robe de satin blanc, et pâle, parée comme au jour de son mariage, elle monta en voiture à sa suite, pour se rendre au quai où était ancré le navire.

Silencieux, ils s'embarquèrent à bord. Le capitaine la fit pénétrer dans ses appartements. Plus morte que vive, elle le vit s'avancer vers un cercueil, dont il enleva le couvercle. Elle crut s'évanouir de frayeur. D'une poigne solide, il la coucha dedans, la claquemura sans pitié dans la boîte ténébreuse, son corps pressuré jusqu'à l'étouffement.

La jeune femme, affolée, implora son mari, le supplia de lui enlever la vie, plutôt que de l'ensevelir vivante. Le Bras d'Or fut inflexible.

— J'ai juré de ne tuer personne. Voici un pistolet. Fais-toi justice toi-même.

Et malgré ses cris de terreur, il referma sur elle le couvercle de la bière. Dès qu'ils furent au large, le vieux corsaire projeta le cercueil par le hublot de sa cabine, poursuivant ensuite le cours de sa traversée.

Le cercueil tomba dans la mer. L'arme que tenait

à la main la belle ensevelie bondit et fit feu. Une balle perfora l'étroit cachot et elle respira plus librement.

La triste épave, ballottée à la dérive, fut arrêtée au passage par un rocher surplombant une île déserte.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité de l'horizon, un paquebot voguait à grande allure. Intrigué par ce point noir qui bougeait au loin, le commandant consulta les lentilles de sa lunette d'approche. Il aperçut à perte de vue, au bout d'une île, une forme oblongue qui semblait être le jouet des flots.

Il signala à son lieutenant ce poisson monstre, qui luisait dans la clarté du matin, et délégua deux matelots en chaloupe chargés de lui rendre compte de leur découverte.

Quelle ne fut pas la surprise des deux mousses de trouver, à l'endroit indiqué, une bière se balançant à la merci des vagues. Ils transbordèrent la lourde caisse sur leur barque jusqu'au navire. La hissant au treuil puis au bastingage, ils vinrent déposer leur fardeau aux pieds du commandant mystifié.

Son étonnement grandit encore quand, dévissant le couvercle du cercueil, ses regards tombèrent sur une créature merveilleuse ensevelie dans sa parure de mariée.

Délicatement, on retira de sa prison la captive inanimée. Rien ne fut épargné pour la ramener à la vie ; si bien, qu'en quelques heures, elle ouvrit des yeux hagards. Sa prunelle troublante évoquait celle d'une som-

LE DRAGON VERT

nambule qui survit à ses cauchemars, après avoir contemplé des rives d'où l'on ne revient pas.

— Où suis-je, demanda-t-elle ?

Le commandant la rassura.

— Ne craignez rien. On aura pour vous tous les égards. Mais dites-moi, quelle lugubre aventure est la vôtre ? Quelle main criminelle vous a ainsi séquestrée entre les quatre planches d'une bière ?

La figure de la revenante s'auréola d'un sourire.

— Je ne saurais le dire, reprit-elle mystérieusement.

Ces hommes rudes lui prodiguèrent les attentions les plus touchantes. Gervaise perdit son aspect de momie. Sa tête s'allégera et son sang se mit à circuler plus rapidement dans ses veines.

La fatalité s'attacha encore à ses pas. Le commandant, nouvel inconnu, se déclara amoureux de sa beauté et voulut en faire sa femme. Où fuir ? Mieux valait temporiser.

À ses aveux brûlants, Gervaise répondit :

— Cher commandant, donnez-moi le temps de me remettre du funeste incident qui me livra à votre merci. Les havres que vous fréquentez vous sont familiers. Un repos prolongé dans une hôtellerie m'aiderait à me reprendre à vivre. Accordez-moi un an de répit et ce temps expiré, nous verrons.

Le commandant acquiesça à sa prière. À la première escale, il conduisit la jeune femme en ville chez un au-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

bergiste de sa connaissance, qui verrait à ce que rien ne manquât au bien-être de Gervaise.

Libre enfin, elle reprit ses habitudes vagabondes d'autrefois. L'opulence, d'ailleurs, n'avait pas su transformer la gamine de jadis. Elle retrouva ses allures de fille de pêcheur, sa vie nomade, pleine d'imprévu.

Un soir qu'elle explorait la banlieue, ses pas la conduisirent devant la boutique d'un marchand-tailleur VENU DE PARIS (selon l'enseigne), un fabricant de drap militaire pour la confection d'uniformes de dragons et de hussards.

Elle entra incognito chez le couturier et commanda un uniforme de dragon vert. Puis, sanglée comme un troupier, elle conçut le projet de s'évader sous ce travesti. Sa robe de mariée remise dans son cabas, elle sortit, résolue à marcher jusqu'au jour.

Sous le chaume d'un paysan, on lui servit à déjeuner ; puis elle reprit sa route, longeant la mer. Le sable de la grève crépitait sous un soleil de gloire. Elle cheminait depuis des heures, quand elle s'avisa de la présence d'un personnage adossé à un arbre et occupé à lire. La majesté de son maintien accusait la grandeur de sa naissance.

— C'est le roi, chuchotaient les petites gens, courant à leur besogne journalière.

Le Dragon Vert se présenta devant le souverain. Il mit genou en terre et salua de la main et de l'épée.

LE DRAGON VERT

Accessible et bon, le roi l'invita à s'arrêter un moment et à se désaltérer avec lui.

Le Dragon Vert but à la santé de son hôte auguste.

— Sire, votre bonté n'a d'égale que votre renommée. Je suis confus d'une si grande complaisance et vous en sais un gré infini. J'ai marché toute la nuit et je suis fourbu.

— Vous me semblez être un preux chevalier.

— Je ne suis qu'un pauvre Dragon Vert.

— Vous devez être alerte à la course. Je vous envie. Je donnerais bien ma couronne pour retrouver mes jambes de vingt ans. Un roi envieux vient de me déclarer la guerre. Que n'ai-je dix ans de moins ! Je n'hésiterais pas à me battre, bien que je ne sois jamais allé au feu.

— Qu'à cela ne tienne, Sire ! Je prendrai le commandement de votre armée et, si c'est votre bon plaisir, je combattrai pour vous.

Exalté par tant de vaillance, le roi établit le Dragon Vert généralissime de ses armées et lui promit :

— Que vous gagniez ou perdiez la victoire, vous serez couronné.

Le Dragon Vert se souciait peu de notoriété. Il prit congé de son souverain pour aller faire la revue des armées et après les arrangements d'urgence, il partit en tête des troupes royales pour aller exterminer l'ennemi.

La rencontre fut sanglante. La bataille dura deux jours et deux nuits. Le Dragon Vert, sans cesse sur la

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

brèche, encourageait de sa vaillance les héroïques combattants. L'ennemi décimé dut battre en retraite. Leur roi fut fait prisonnier.

Le Dragon Vert revint triomphalement vers son maître, sa flotte battant le drapeau victorieux. Les trompettes, les clairons, les timbales et les tambours l'accompagnèrent au palais, suivi de ses officiers et de l'illustre vaincu.

— Sire mon roi, lui dit le Dragon Vert, Dieu a béni vos armes.

— Tu as mérité ma couronne. Je te la cède volontiers.

Le Dragon Vert protesta :

— Je ne suis pas fait pour porter une couronne.

— Demande alors ce que tu voudras, et il sera fait selon tes désirs.

— Je voudrais que cette victoire fût célébrée dans tout le royaume et que tous les peuples alliés se réjouissent avec nous.

Afin de marquer solennellement cette page glorieuse de son histoire, le roi ordonna des fêtes grandioses, qui devaient durer six mois ; des fêtes dont la splendeur ne devait jamais être surpassée.

De nombreuses tentes furent érigées autour de son palais pour recevoir ceux qui étaient accourus des quatre coins du globe.

L'affluence fut telle que le roi en perdait la tête. Chaque jour amenait des dignitaires de tous les pays : des

LE DRAGON VERT

empereurs et des rois venus en diligence ou à dos de chameaux.

Le Dragon Vert présidait à tous ces festins. Curieux de cette foule disparate, il exigea de chaque invité, se mettant à table, l'odyssée de sa vie, ce qui donna lieu à des récits palpitants.

Parmi les premiers arrivés, le Dragon Vert aperçut son mari, le capitaine LeBras d'Or. Elle l'eût reconnu entre mille à son œil d'acier, à sa barbe rousse et à son nez cramoisi. Lui, cependant, semblait avoir perdu l'idée de sa beauté ; bien que son visage ravagé témoignât d'un remords mal éteint.

Son voisin, le fantasque hobereau, y vint également. Il avait vieilli. D'insidieuses pattes d'oie sillonnaient ses tempes.

Le seigneur s'assit à table exténué.

— Avant de vous régaler, lui enjoignit le Dragon Vert, vous devez vous conformer à l'étiquette de la fête et nous servir une tranche de votre vie aventureuse.

— Ma vie n'a rien de bizarre. Je n'ai guère voyagé.

Avec les libations joyeuses, sa langue se délia. Le vin capiteux le mit en verve. Le Dragon Vert, qui ne le quittait pas des yeux, recueillit ainsi de la bouche du libertin la farce macabre de la disparition de la fille du pêcheur.

— Elle s'appelait Gervaise. Elle était délicieuse. Son mari l'a-t-il perdue dans le bois comme Poucet, ou bien jetée à la mer ? Nul ne l'a jamais su. Elle doit être morte ou enchantée.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Le Dragon Vert, pour cacher son trouble, se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Au même moment, entra en scène le capitaine Le-Bras d'Or. Impassible en apparence, le Dragon Vert le reçut fort civilement et l'amena à l'éloquent hobereau, qui ne tarissait pas de propos audacieux.

Si le regard d'un homme pouvait tuer, le seigneur aurait rendu son âme veule sous les traits haineux que lui lança le capitaine.

— Je veux entendre la plaisante histoire dont vous vous glosez, dit le vieux loup de mer.

Comme le conteur faisait mine de s'esquiver, Le-Bras d'Or lui saisit brusquement le poignet :

— Exécutez-vous plus vite que ça ! Sinon, le poids de votre tête ne pèsera pas longtemps sur vos épaules !

— C'est moi qui réglerai vos différends, messieurs, intervint le Dragon Vert.

Au seigneur jugulé par la crainte, elle suggéra :

— Si vous tenez à votre vie, sortez. Quant à vous, Le-Bras d'Or, attendez-moi ici.

Le Dragon Vert se glissa dans la foule jusqu'à sa guérite et là, remplaçant son uniforme par son « habillement de noces », Gervaise se fit escorter de deux officiers et alla se présenter devant son mari.

Sidéré d'étonnement et d'admiration, le capitaine tomba à genoux et demanda grâce. Ses yeux gris brillaient de larmes, larmes d'humiliation et de joie. Lui

LE DRAGON VERT

pardonna-t-elle son crime ? Combien de fois n'a-t-il pas maudit les égarements de sa jalousie ?

Gervaise fut magnanime, convaincue que les lâches diffamations du triste sire avaient seules pu armer contre elle LeBras d'Or.



Ensemble, ils se rendirent au château du seigneur. Ils le trouvèrent en compagnie d'une vieille sorcière qui l'avait toujours servi.

Forcé de se défendre, le malin raconta que l'artificieuse créature lui avait vendu le secret des pieds tatoués de Gervaise, secret qu'elle avait un jour surpris

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

par le trou de la serrure. Déguisée en mendiante, elle s'était faufilée dans le couloir conduisant aux pièces réservées à la châtelaine.

Le Bras d'Or ordonna à ses gens d'arrêter sur l'heure les deux complices. L'infâme sorcière fut crucifiée au mai du domaine seigneurial, où elle devint la proie des bêtes et des oiseaux de nuit.

Le seigneur, honteux, quitta pour toujours sa seigneurie que vinrent habiter, dans l'allégresse du revoir, les deux époux réunis à jamais.

SOURIS

DANS un petit bourg perdu, vivait un humble ménage d'artisans. Leur intérieur était modeste et calme, trop calme, à leur gré, car ils étaient très fâchés de n'avoir pas d'enfants.

Un jour, vint à passer une mendiante qui se vantait de colporter des « sorts » dans son baluchon. S'adressant à la ménagère, la vieille, d'un air entendu, lui parla ainsi :

— Une maison sans enfants est une cloche sans battant. Voulez-vous suivre mon conseil ?

— S'il est sage et s'il me convient, répondit la femme de l'artisan.

— Demain, de grand matin, reprit la sorcière, vous entaillerez l'arbre qui fait de l'ombre sur le pas de votre porte et en boirez trois gouttes avant déjeuner.

La vieille épiait l'effet de ses paroles. Elle s'éloigna à reculons, en pointant l'index et ricanant :

— N'oubliez pas : « *Trois gouttes, avant déjeuner* ».

Puis elle replia en deux son dos de pauvre et disparut dans la ruelle.

La ménagère fit ainsi que le lui avait prescrit la mendiante.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Aux premières lueurs du jour suivant, elle entailla l'arbre indiqué et avala trois gouttes de sève, les deux premières suaves comme le miel ; mais la troisième, amère comme le fiel.

Des jours et des mois passèrent. Elle mit au monde trois jumelles, dont deux fort jolies et l'autre, pelue comme une taupe. On la surnomma *Souris*.

Pour pallier « le mauvais sort que lui avait jeté » la sorcière, la nature, en revanche, doua l'enfant de tous les dons du cœur et de l'esprit.



Les trois bessonnes grandirent, partageant les mêmes jeux. Pour tout horizon, elles avaient la maisonnette basse, la cour obscure, la ruelle grise et le trottoir envahi.

S O U R I S

Lorsqu'elles furent devenues grandes, elles se mirent en tête d'aller offrir leurs services chez le roi. Le personnel était fort nombreux au palais, de lingères, de laquais et de marmitons. Les trois jumelles étaient, comme leur mère, prestes à tirer l'aiguille. Souris, qui n'était pas non plus manchotte, déclara qu'elle accompagnerait ses sœurs.

Confiantes en leur jeunesse et en leur habileté, elles s'acheminèrent donc vers le palais du roi. La distance était longue. Elles marchèrent tout un jour. Quand vint la tombée de la nuit, il leur fallut chercher un refuge.

Comme la lueur d'un phare appelant les barques en détresse, une lumière brillait aux confins de l'île. Les pauvrettes ignoraient qu'elles touchaient à la Chaussée des Géants. La seule hutte en aval de la chaussée était habitée par un ogre.

Plus expérimentées, les trois gosses auraient senti l'hostilité du lieu ; mais à quinze ans, les chemins sont fleuris, les passants sont avenants et le danger inconnu. Elles allèrent donc frapper à la porte de la masure, dont la fenêtre était allumée.

Une femme leur ouvrit une grande bringue inoffensive. Son œil fuyant disait l'agitation constante dans laquelle la jetait la terreur de son époux.

La femme de l'ogre n'était pas une ogresse. Elle prit pitié des trois arrivantes, dont elle comprit l'embaras, ayant elle-même trois filles jumelles.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Elle les prévint toutefois que son mari était un ogre, qu'il rentrait fort tard et affamé. Après leur avoir chuchoté maintes recommandations, elle les dirigea vers l'étage supérieur, dans l'alcôve de la mansarde, où couchaient ses trois filles. Elles en partagèrent les lits.

Quand rentra le maître de céans, au pas lourd et au verbe bruyant, Souris et ses deux sœurs étaient aux écoutes, là-haut, aplaties sur le parquet, la main sur l'oreille en coquille, afin de ne pas perdre un mot.

Le géant s'enquit du contenu des marmites appendues au-dessus du feu brasillant et sa femme d'énumérer :

— Un agneau à la broche, un jambon et une épaule d'original.

Il s'assit à table et dévora le tout avec la glotonnerie d'un pourceau. Puis, reniflant l'air :

— Ça sent la viande fraîche, s'écria-t-il. Tu as des réserves quelque part et ne m'en as rien dit.

— J'ai mis devant toi tout ce que j'avais au feu, assura en tremblant sa femme.

— J'ai flairé la chair humaine, te dis-je, et mon flair ne me trompe jamais. Tu en as dans la maison.

D'une voix mal assurée, l'épouse protesta :

— Tu rêves. Tu sais fort bien que ta réputation n'est pas de nature à attirer les passants. Personne, jamais, ne s'arrête ici.

S O U R I S

— Cette odeur de chair humaine persiste. J'irai moi-même faire une reconnaissance là-haut et malheur à toi si tu m'as menti, femme perfide !

Deux à deux, il franchit les degrés de l'escalier, qui gémit à se rompre. S'approchant des trois couchettes, il découvrit sur chaque oreiller deux têtes féminines.

— Oh ! Oh ! je n'ai pourtant point bu et j'y vois double. Voilà ce que tu me cachais. Tu vas me dépecer ce tendre gibier et m'en faire une blanquette pour mon déjeuner !

Honteuse de son hospitalité compromise, sa femme raconta alors comment elle avait accueilli les trois adolescentes, que la nuit avait poussées de son côté. Émue de compassion pour celles qu'elle voulait soustraire à la férocité de son mari, elle insinua :

— Pourquoi te presser ? Laisse donc les pauvrettes se remplumer un peu ; elles n'en seront que plus savoureuses et tu inviteras tes amis à festoyer avec toi.

— Tu ne sembles pas avoir les nerfs solides pour la besogne. Je les abattraï moi-même au petit jour !

Sur cette menace, le géant, satisfait, se retira pour dormir.

Plus mortes que vives, les trois fillettes tinrent conseil. Souris, qui était rusée, avisa au moyen de sauver sa peau et celle de ses sœurs.

Les trois ogresses, leurs compagnes, dormaient profondément. Afin de tromper la sollicitude paternelle,

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Souris leur chipa leurs bonnets de nuit et s'en coiffa ainsi que ses deux sœurs ; puis, à pas de velours, elles retournèrent se blottir auprès des filles de la maison, toujours endormies.

À l'aube grise, le géant s'éveilla. Il s'arma d'un couteau à deux tranchants et monta à la chambre de ses filles. Aveuglé par la nuit, qui persistait encore dans l'alcôve, il palpa les têtes et, épargnant celles qui étaient coiffées d'un bonnet, il saigna les autres sans merci, se réjouissant d'avance du régal qui l'attendait. Puis, avec le sang-froid d'un carnivore, descendit ensuite se remettre au lit.

Dès que son ronflement devint régulier, Souris, sans sourciller devant les trois cadavres, tira les draps et les noua les uns aux autres. Elle les hissa ensuite comme une voile par la fenêtre, jusqu'au ras du sol et se laissa glisser en bas, entraînant ses deux sœurs à sa suite.

Elles touchèrent enfin le sol et agiles, déguerpirent comme le vent.

La terreur leur avait mis des ailes aux talons, si bien qu'elles couraient encore quand elles atteignirent les portes cochères à l'entrée de l'avenue du palais.

Un gendarme en livrée les conduisit chez le chambellan qui en prit deux à son service, en qualité de lingères.

Rougissant de Souris qui, aux yeux du chambellan, semblait faire piètre figure au tableau, les deux pimbê-

S O U R I S

ches la couvrirent de leur dédain et firent en sorte qu'elle fût employée aux bas offices et aux travaux les plus vils.

Mais une bonne fée veillait sur la cuisine du palais. Elle eut tôt reconnu l'adresse et la vivacité de la nouvelle venue et elle en fit part au roi, qui lui trouva une mimique plaisante. Souris n'était pas dépourvue d'esprit et ses reparties amusaient toute la gent cuisinière.

Le roi, que son grand âge avait rendu patraque, prisait fort ces potins de marmitons.

Informées du grand cas que faisait leur maître des propos de Souris, les deux sœurs s'allèrent mettre dans la cervelle que le roi s'en était entêté. L'envie leur fit perdre de vue les obligations qu'elles lui avaient ; car, sans Souris, le géant les eût sûrement croquées comme un écureuil, une noix.

Résolues de perdre leur cadette (si cadette il y avait ; car, bien qu'elles fussent jumelles, l'une d'elles avait dû voir le jour la dernière, ce fut apparemment Souris) ; résolues, dis-je, de la perdre dans l'esprit du roi, elles firent savoir à Sa Majesté qu'à la Chaussée des Géants, le soleil luit toujours à sept lieues à la ronde.

Elles comptaient, par cette révélation, piquer la curiosité du roi, un peu braque et halluciné. Dans leur dessein, Souris était toute désignée pour aller à la conquête de l'astre merveilleux. Comme elles savaient les risques que comportait l'aventure, c'était là une façon habile de se défaire de celle qui leur portait ombrage.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

En effet, réfléchissant à la magie d'un soleil qui luit toujours, le monarque aberré se félicitait déjà de mettre enfin à jour les complots ourdis contre sa personne.

Il s'enquit donc de l'endroit où se trouvait la Chaussée des Géants et demanda qui, parmi ses sujets, serait assez preux pour aller y décrocher à son intention l'astre sans déclin.

— Souris, lui fut-il répondu, est la seule qui connaisse le repaire des géants et la seule qui puisse en rapporter le soleil qui luit toujours.

Le roi, sur l'heure, fit mander la galopine à qui il confia la périlleuse mission.

Souris avait deviné l'intention perverse des deux intrigantes ; mais sans hésiter, elle se rendit aux désirs du roi.

Après avoir traversé la forêt, elle côtoya la rivière qui la séparait de la Chaussée des Géants. Une barque abandonnée s'offrait à sa vue. Elle s'y précipita et avironna jusqu'à l'île qu'elle explora en tous sens. Avisant une caverne béante, elle s'y réfugia pour méditer à l'aise au moyen d'atteindre son but.

Au moment où le crépuscule embrasait l'île, elle vit le géant redoutable décrocher le soleil et venir le déposer en amont de la caverne, derrière un rideau de sapins. Ainsi protégé par l'ombre épaisse, l'astre ne pouvait ni se mirer ni s'éteindre dans l'eau.

S O U R I S

Quand le géant fut rentré chez lui et que tout fut redevenu paisible, Souris s'empara du globe lumineux et s'enfuit à toutes jambes. La traînée de jour, qui ondulait avec sa course, éveilla l'ogre, réduit à l'obscurité dans son bouge. Il siffla avec rage, appelant à son secours toute la tribu des géants.

Drus comme vers sortant de terre après l'orage, arrivèrent en rampant les monstres en furie. Sauter à la rivière et la franchir en quelques bonds eût été un simple jeu pour les Titans ; mais la loi qui régit leur existence veut que la force des géants soit rivée au sol qu'ils foulent. En se plongeant dans l'eau, ils perdent à jamais leur stature et leur vigueur et tombent au rang de faibles nains.

Impuissants à retenir l'audacieuse en fuite, les habitants de l'île, écumant de fureur, virent donc s'éloigner Souris, emportant avec elle le flambeau du jour.

Les bons génies de la forêt accompagnèrent la fluette passante qu'auréolait l'astre merveilleux. Glorieuse de son trophée, Souris arriva chez le roi.

Charmé de posséder un soleil qui, dans un rayon de sept lieues, éclairerait nuit et jour tous les recoins de son domaine, le roi fut aux anges. Il combla Souris.

Tout allait pour le mieux dans le pire des mondes. Le roi toujours en lutte avec son conseil des ministres, se demandait comment mater ces hommes, qui voulaient gérer son royaume sans lui. Souris, mise en confiance, lui assura que le géant de l'île possédait un vio-

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

lon enchanté auquel personne ne résistait, à sept lieues à la ronde.

Le roi, réjoui de ce qu'il venait d'entendre, requit Souris d'aller sur les lieux dérober l'instrument magique, lui promettant une fière récompense, en retour du précieux larcin.

Souris ne s'illusionnait nullement sur l'imminence du péril de cette seconde expédition. Il s'agissait, cette fois, de pénétrer chez l'ogre, dont elle avait encouru la vengeance.

En effet, la femme du géant, l'apercevant, l'admonesta :

— Que viens-tu faire ici, petite vermine ? Si mon mari t'entrevoit, tu ne sortiras pas vivante. Il est furieux d'avoir dévoré ses trois filles, quand c'est toi et tes sœurs qu'il croyait broyer sous sa dent. Je te conseille de déguerpir sur l'heure et sans retour, car cette fois, il ne te manquera pas.

— Je n'en ferai rien, répondit bravement Souris. Le roi, mon maître, réclame le violon enchanté. J'ai promis de le lui apporter pour faire danser ses ministres. Si vous m'aidez à la tâche, vous serez délivrée du joug de votre mari.

Les yeux de la pauvre brillèrent soudain d'un éclat inconnu. Elle n'était, d'ailleurs, pas aussi sotte qu'elle le témoignait. Feignant de ne pas soupçonner les ma-

S O U R I S

nèges de Souris, et sans daigner l'en prévenir, elle l'enferma dans l'armoire qui recélait le violon.

— Surtout, ne bougez pas, insista-t-elle.

Le soir venu, l'ogre réintégra ses pénates, faisant craquer ses semelles sur le parquet branlant.

Souris respirait à peine, dans l'intérieur de l'armoire, tremblant d'en voir s'entr'ouvrir la porte ; mais la torpeur du sommeil envahit bientôt le géant repu, qui se laissa choir sur son grabat.

La femme de l'ogre ouvrit alors discrètement l'armoire et Souris gagna l'espace, nantie du violon enchanté.

Quand elle fut rendue sur l'autre versant de la rivière, elle esquissa sur le violon une bourrée du diable.

Les géants, alertés, sortirent de leurs cavernes, se démenant comme des pantins à ressort. Tandis qu'ils exécutaient leur farandole de possédés, la ravisseuse fuyait et le jeu de son archet tenait à distance la légion déchaînée.

Touché de posséder un hochet nouveau pour soumettre et museler son parlement, le roi promit à Souris son fils en mariage.

Instruit des desseins de son père, le prince refusa de souscrire à la sottise d'une semblable union. Le roi, outré, menaça alors son héritier de la corde s'il osait résister, lui donnant la nuit pour réfléchir aux suites funestes de son obstination.

AU PAYS DES GÉANTS ET DES FÉES

Souris, qui n'était pas dupe, comprit que sa laideur l'éloignait à jamais du prince auquel la destinait le roi. Elle s'en désolait amèrement, quand vint à son allégeance la bonne fée qui, depuis son arrivée au palais, l'avait toujours protégée.

Elle lui dit :

— Ne te chagrine pas, Souris. C'est demain Pâques. Avant que le soleil ait dansé l'Alleluia, j'irai puiser de l'eau du ruisseau. L'eau de Pâques possède une vertu miraculeuse. Tu en feras tes ablutions, avant de t'accommoder de la tunique que je t'apporterai.

Le lendemain, de grand matin, Souris fut sur pieds, attendant le retour de la fée avec une impatience qu'elle ne parvenait pas à calmer. Au ressac de son cœur, elle pressentait une grande joie.

En effet, en se lavant dans l'eau du ruisseau puisée par la fée, avant l'aubade du soleil de Pâques, Souris vit tomber comme une pelure son enveloppe velue et sa peau devint vermeille comme celle d'un enfant au baptême. En même temps, son miroir lui révéla sa transformation en une belle créature capable de vaincre l'obstination du prince le plus endurci.

Revêtue de la tunique pailletée d'étoiles, elle courut se présenter au roi qui, ravi de la métamorphose, fit venir devant lui son fils rebelle.

À la vue de la jolie fille que lui présenta son père, le prince le supplia de la lui laisser épouser, au lieu de Souris, grimaçante et poilue !

S O U R I S

Ainsi parla le prétendant.

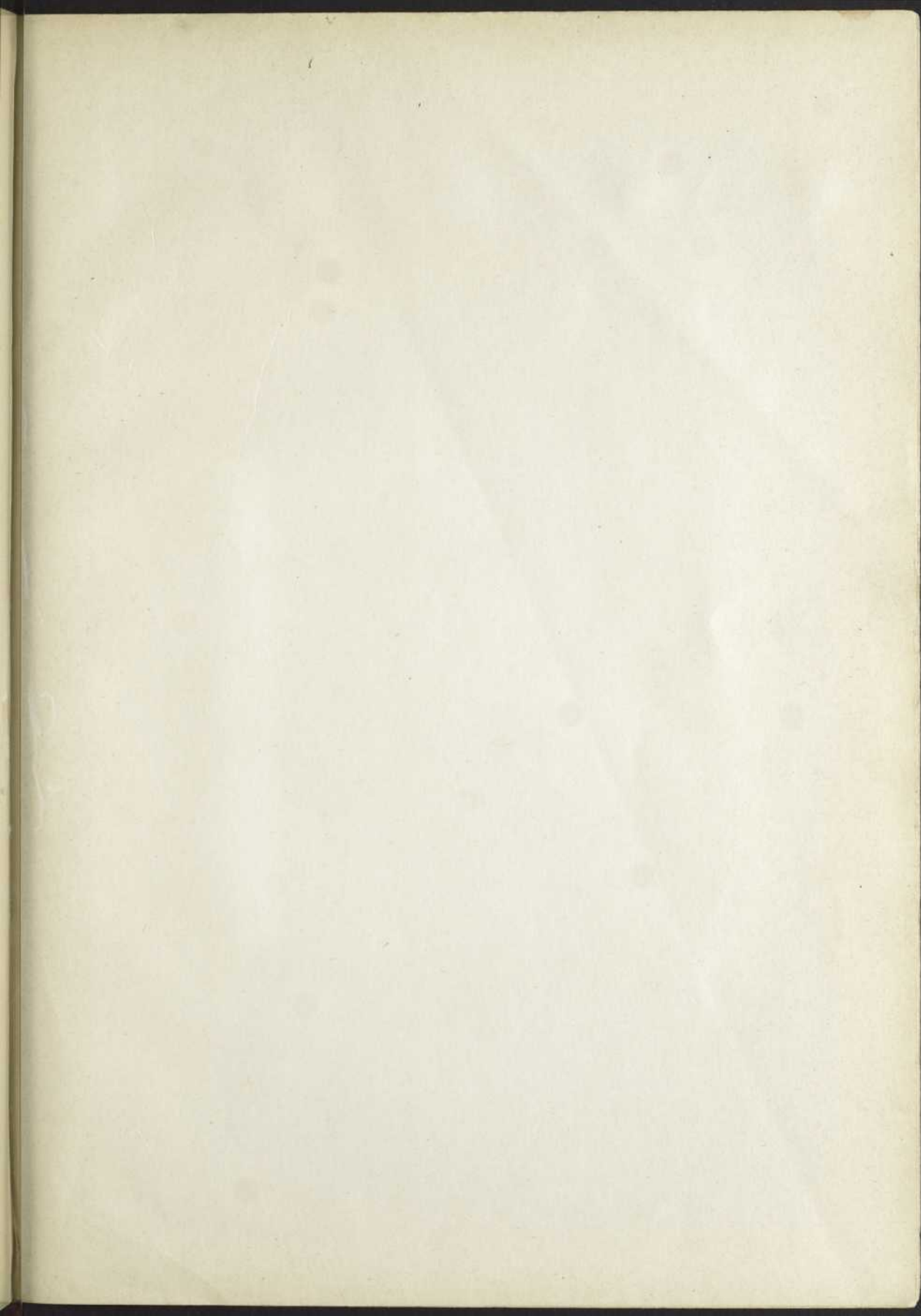
Souris, amusée du subterfuge qui venait de lui gagner le cœur du prince, reçut ses humbles aveux et donna sa main à l'héritier du royaume.



Malgré leur indignité, ses deux sœurs furent anoblies à la cour et la femme de l'ogre fut à jamais délivrée de l'esclavage dans lequel la tenait son monstre de mari.

TABLE DES MATIÈRES

La Reine des Ormeaux	14	9
L'Oiseau Vair	10	23
Le Chevreuil Merveilleux	16	33
La Belle Marie	12	49
Les Bessons	12	61
Le Dragon Vert	23	73
Souris	12	93



FIELD OF INVESTIGATION

Pierre Dugal
RELIEUR - BOOKBINDER
2765 CHEMIN ST-CATHERINE ROAD

398.4

T

489007

BNQ



000 178 817